John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

NOTICE

SUR L'ÉTAT ACTUEL

DE LA

PUBLICATION DE L'ATLAS

De M. le Vte de Santarem

COMPOSÉ

De mappemondes, de portulans et de cartes historiques, depuis le VIe jusqu'au XVIIe siècle, pour la plupart inédites, tirées des manuscrits des différentes bibliothèques de l'Europe, pour servir de preuves à l'histoire de la géographie du moyen-âge et à celle des découvertes des Portugais. Notice suivie du jugement porté sur cet ouvrage par les journaux et revues scientifiques de l'Europe.

PAR J.-P. AILLAUD.

PARIS,

IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,

Rue Bailleul, 9-11.

1846.

NOTICE

SUR L'ÉTAT ACTUEL

DE

LA PUBLICATION DE L'ATLAS

DE M. LE Vte DE SANTAREM.

Les monuments de la géographie du moyen-âge étaient si peu connus des savants au commencement de ce siècle, qu'un des hommes les plus illustres l'Allemagne, Heeren, n'a pas pu, en 1804, comparer la fameuse mappemonde du musée du cardinal Borgia, avec d'autres monuments géographiques du même genre (1). A peine Formaleone avait, avant lui, donné une copie imparfaite de la mappemonde d'Andrea Bianco de 1436 (2).

Si d'autres auteurs se sont occupés des monuments de la géographie du moyen-âge, ils se bornèrent à les citer dans des ouvrages spéciaux, ou ne donnèrent que des fragments (3).

En 1808, l'Institut royal de France appela l'attention des savants sur l'importance scientifique des monuments de ce genre.

Dans le rapport fait, le 20 février 1808, à l'empereur Napoléon, il y est dit, au sujet des cartes anciennes, ce qui suit : « *On a re-* « *connu*, et il serait facile de le prouver, que, dans plusieurs par- « ties, elles peuvent servir à rectifier nos cartes *les plus récentes* « *et les plus estimées*. C'est une mine encore vierge, qu'aucun géo- « graphe, pas même d'Anville, n'a exploitée. La géographie du « moyen-âge repose, dans presque toutes ses parties, sur la géo-

(1) Voyez Heeren. — Explicatio planiglobi orbis terrarum faciem exhibentis, ante medium seculum xv summa arte confecti. Gottingæ.
(2) Saggio sulla nautica de Veneziani.
(3) Voyez les recherches de M. le vicomte de Santarem. Paris, 1842, p. xxii.

« graphie ancienne à laquelle elle succède et doit se rattacher. « Les Portulans et les anciennes cartes offrent une mine qu'on est « encore bien loin d'avoir exploitée, ce n'est que depuis peu de « temps qu'elle est ouverte (1). »

Depuis la fin du siècle dernier jusqu'à l'année 1822, que le célèbre abbé Andreas publia sa dissertation sur la carte de Barthelomée de Pareto, dressée en 1455, plusieurs savants publièrent des notices spéciales sur différents monuments de la géographie du moyen-âge; d'autres ont donné même quelques unes des cartes de ce genre, en publièrent des fragments, ou les donnèrent réduites.

Quoique le savant Heeren et l'abbé Andreas (2) eussent appelé l'attention des savants sur l'importance de ces monuments et sur leur extrême rareté, personne ne s'occupa de les réunir ensemble et de les publier systématiquement, en les classant suivant l'ordre chronologique, pour démontrer l'état de la science géographique, pendant les dix siècles du moyen-âge, c'est à savoir, depuis le Ve jusqu'à la grande époque des découvertes des Portugais et des Espagnols au XVe siècle.

M. le vicomte de Santarem est le premier qui a formé une collection de monuments géographiques du moyen-âge, et qui, en commençant par les publier systématiquement, rendit à la science un service éminent, ayant déjà mis à la portée des savants et des géographes cinquante-quatre de ces monuments pour la plupart inédits, et qui se trouvent disséminés dans les bibliothèques de France, dans le musée Britannique, dans la bibliothèque du Vatican, dans celles de Weimar, de Vienne, de Leipsig, de Stockholm, de Parme, de Florence et autres, formant ainsi la véritable et la meilleure histoire de la géographie, comme l'a très bien observé un savant académicien, *puisqu'au moyen-âge, elle est presque entièrement dans les cartes* (3).

L'utilité d'une telle publication, au profit de la science, devient donc incontestable, car on est à même de mieux étudier ces monuments, de les comparer ensemble, et dans leur ordre chronologique ou dans leurs systèmes, les trouvant tous réunis dans un atlas à la portée de tout le monde.

M. de Santarem a classé ces rares monuments d'après l'ordre chronologique, et il a déjà donné trente-deux mappemondes toutes antérieures aux grandes découvertes de Colomb et de Gama, vers la fin du XVe siècle. Cette seule série de monuments résume, dans leur ensemble, l'histoire, et l'état général des connaissances géographiques et cartographiques pendant les dix siècles du moyen-âge.

---

(1) Voyez Rappport fait par l'Institut, 1808, p. 183, cité dans les Recherches, p. XIV.

(2) Nous transcrirons ici l'appréciation que cet écrivain faisait des monuments en question dans le courant de 1822. « La rarità piu che il merito, accresce comunemente el prezzo alle cose. E per esò le carte geografiche anteriori al secolo XVI essendo rarissime sono tanto estimate che qualunque ne se possa avere alle mane, viene avidamente abracciata e tenuta in conto de un preciozo giojello.

(3) Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres, par M. de Laborde. Introduct., p. XXII et suiv.

En outre des trente-deux mappemondes et planisphères, antérieurs aux grandes découvertes du XVe siècle dont se compose déjà son atlas, M. le vicomte de Santarem a publié vingt-deux autres monuments géographiques, en commençant par une partie de la carte des Pizzigani de la bibliothèque de Parme de 1367, et en finissant par celle de Jean Guérard, cosmographe de Dieppe (1631), inédite, et tirée de l'original conservé à la bibliothèque du dépôt de la marine à Paris.

Parmi ces vingt-deux derniers monuments, on voit, pour la première fois, l'Afrique de la grande mappemonde dessinée par le célèbre pilote cosmographe de Christoph Colomb, *Juan de la Cosa* (1).

La liste suivante des monuments dont se compose déjà l'atlas de M. le vicomte de Santarem, donnera une idée de l'importance de cette précieuse collection :

VIe AU IXe SIÈCLE.

1. — Mappemonde de Cosmas Indicopleustes.

IXe SIÈCLE.

2. — Mappemonde qui se trouve dans un manuscrit de Madrid, tiré de la bibliothèque de la Roda, en Aragon.

Xe SIÈCLE.

3. — Mappemonde Anglo-Saxone du musée Britannique.
4. — Mappemonde qui se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de Florence.

XIe SIÈCLE.

5. — Planisphère qu'on trouve dans un manuscrit de Martianus Capella de la bibliothèque de Leipsig.
6. — Mappemonde de la cosmographie d'Azaph.

XIIe SIÈCLE.

7. — Planisphère d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Turin.
8. — Mappemonde qu'on trouve dans un manuscrit de Salluste de la Laurentienne de Florence.
9. — Planisphère d'Honoré d'Autun.
10. — Dito du même auteur.

---

(1) M. de Humboldt avait déjà donné une partie de l'Asie, de l'Amérique, les îles de la mer du Nord et les côtes de la Norwége. M. de La Sagra avait aussi publié en *fac simile* toute la partie du Nouveau-Continent qui s'y trouve dessinée, de manière que ce précieux monument étant connu presque en entier, la portion qui est encore inédite n'offre qu'un intérêt secondaire.

XIIIe SIÈCLE.

11. — Planisphère grec qui se trouve dans un manuscrit de Salluste de la bibliothèque de Médicis à Florence.
12. — Planisphère de Cecco d'Ascoli.
13. — Dito dans le manuscrit de l'Image du monde de Gauthier de Metz.
14. — Dito dito.
15. — Dito dito.
16. — Dito dito.
17. — Mappemonde qui se trouve dans un manuscrit du musée Britannique, n° 14, — C. XII.
18. — Mappemonde des chroniques de Mathieu Paris. Cette mappemonde porte le titre suivant : « Mappa terræ habitalis. Flores historiarum, sive historia ab orbe condito ad ann. 1251, per Mathæum de Parisio. » On y lit une note très curieuse où sont cités, comme autorités, quatre autres planisphères, savoir : celui de maître Robert de Melklesa, celui de l'abbaye de Waltham, celui du roi de Westminster et celui de Mathieu Paris.
19. — Mappemonde d'un manuscrit du musée Britannique, n° 14, — C. IX.

Ce monument est aussi important pour l'histoire de la géographie au moyen-âge, que la carte d'Haldingham de la cathédrale d'Hereford, quoique faite dans de moindres proportions.

XIVe SIÈCLE.

20. — Mappemonde de Nicolas d'Oresme, précepteur de Charles V, roi de France, d'après le manuscrit original du Traité de la sphère, appartenant à la bibliothèque royale de Paris.

Sur cette mappemonde, qui est admirablement exécutée, et sur l'auteur, on peut voir les recherches de M. de Santarem, p. 93, 94 à 176.

21. — Mappemonde de Marino Sanuto, tirée d'un manuscrit de la Bibliothèque royale, année 1320.
22. — Mappemonde des chroniques de Saint-Denis.
23. — Mappemonde qu'on trouve à la suite d'un manuscrit de Guillaume de Tripoli.
24. — Mappemonde qu'on trouve dans un manuscrit de Salluste de la bibliothèque des *Médicis*, à Florence.
25. — Mappemonde qu'on trouve dans un autre manuscrit de Salluste à la même bibliothèque.
26. — Mappemonde de 1350, qu'on trouve dans un manuscrit de Marco-Polo à la bibliothèque de Stockholm.

XVe SIÈCLE.

27. — Mappemonde de l'Imago Mundi de Pierre d'Ailly.

Dans cette mappemonde, on remarque au centre de l'Afrique la ville d'Arin, par où les Arabes faisaient passer leur méridien.

28. — Mappemonde du cardinal Philastre qui se trouve dans le manuscrit de Pomponius Mella, de la bibliothèque de Reims.
29. — Mappemonde d'Andrea Bianco de 1436.
30. — Planisphère tiré d'un poème géographique inédit du XVe siècle.
31. — La mappemonde de la fin du XVe siècle qui se trouve dans l'ouvrage très rare de la Salle.
32. — Planisphère du XIVe siècle, placé en tête d'un manuscrit latin de la Bibliothèque royale de Paris, n° 4, 126.

CARTES ET PORTULANS.

XIVe SIÈCLE.

33. — Carte de Pizzigani de 1367. (Fragment de l'Afrique.)
34. — Carte catalane. (Fragment de l'Afrique occidentale.)
35. — Atlas de la bibliothèque. Pinelli, 1384 à 1400, composé de six cartes marines qui représentent le monde alors connu.

XVe SIÈCLE.

36. — Carte de la bibliothèque de Weimar, 1424. (L'Afrique.)
37. — Dito d'Andrea Bianco. (Fragment de la mappemonde.)
38. — Carte de Valsequa, 1439. (L'Afrique.)
39. — Fra Mauro, 1460. (Fragment de l'Afrique occidentale.)
40. — Carte de Benincasa de 1467. (L'Afrique occidentale.)
41. — Carte du même cosmographe, tirée de la Bibliothèque vaticane, 1471. (L'Afrique occidentale.) (Carte double.)
42. — Carte de Martin de Behaim, 1492. (L'Afrique de son globe.)

XVIe SIÈCLE.

43. — Carte de Juan de la Cosa. (L'Afrique, *fac simile*.)
44. — Carte de Ruych, 1508, (L'Afrique.)
45. — Dito du Ptolomée de 1513. (L'Afrique.)
46. — Carte de Weimar de 1527. (L'Afrique, *fac simile*.)
47. — Dito de Diego Ribero, de 1529. (L'Afrique.)
48. — Dito de Jacques de Vaulx de 1533, *fac simile*. (L'Afrique.)
48. — Carte de Guillaume le Testu. (L'Afrique, *fac simile*.)
49. — Carte de Jean Martines. (L'Afrique.)

XVIIe SIÈCLE.

50. — Carte de Guillaume Levasseur, 1601. (L'Afrique.)
51. — Dito de Dupont de Dieppe, 1625. (L'Afrique.)
52. — Dito de Jean Guérard de Dieppe, 1634. (L'Afrique.) (Carte double.)

Plusieurs autres monuments, qui se gravent dans ce moment, paraîtront successivement dans les années 1846 et suivantes, entre autres la grande mappemonde du fameux cosmographe vénitien Fra Mauro, de 1450, qui sera donnée pour la première fois en *fac simile*. Cette carte est la plus grande des cartes anciennes.

M. de Santarem a aussi terminé déjà un second volume de texte des nouvelles recherches sur la géographie du moyen-âge. Dans ce volume, ce géographe donne l'analyse des cartes mentionnées plus haut.

LE MONITEUR UNIVERSEL.

ANNÉE 1842. — MERCREDI 20 JUILLET. — N° 201.

Ceux qui n'ont point consacré leurs études à la critique des sources historiques croiront difficilement que l'histoire des grandes découvertes des modernes au XVe siècle soit restée jusqu'à présent entourée d'un voile qui nous cachait la vérité sur les faits les plus curieux et les plus importants, et qu'une période si rapprochée de nous, et si admirable dans les fastes de la science et du commerce, dans laquelle s'ouvrirent les rapports entre l'ancien et le nouveau monde, offrît encore autant de problèmes à résoudre que l'histoire de l'antiquité. Ce n'est guère que de notre temps que l'on a commencé à étudier avec fruit et conscience le moyen-âge, si digne d'être apprécié par la critique la plus impartiale et la plus profonde; cette période enfin qui rattache l'histoire ancienne à celle de nos temps. Plusieurs auteurs de différentes nations, notamment à partir de la fin du XVIIe siècle, loin d'avoir éclairci l'histoire des découvertes géographiques, l'obscurcirent davantage, en soulevant des questions de priorité, et en réclamant celle-ci pour leurs compatriotes. Des auteurs espagnols, italiens et français, voulurent s'arroger cette priorité.

M. le vicomte de Santarem, qui a consacré une grande partie de sa vie à l'étude des différentes branches de l'histoire, géographe

d'une rare sagacité, comme le disait une des plus estimables Revues critiques (1) et d'une érudition immense, historien impartial, ennemi des systèmes, et difficile dans le choix des preuves, vient de doter la science d'un ouvrage dans lequel il discute toutes les questions relatives aux découvertes géographiques du XVe siècle, qui dévoilèrent à nos aïeux l'autre moitié du globe.

L'ouvrage de M. Santarem commence par une introduction de plus de cent pages à laquelle il a joint une liste des cartes et monuments geographiques, cités dans l'ouvrage : viennent ensuite vingt-deux chapitres dans lesquels il discute, les preuves à la main, toutes les questions relatives à la priorité de la découverte des pays situés au delà du cap Bojador. L'auteur ajoute une quarantaine de notes ou pièces, toutes du plus haut intérêt, et termine par une table contenant les noms de cinq cents auteurs, tant historiens que cosmographes, dont il est parlé dans le cours de l'ouvrage.

Dans l'introduction, l'auteur, après avoir démontré qu'avant la découverte du nouveau continent par Colomb, personne ne savait qu'aucun navigateur eût tenté de franchir l'Atlantique pour aller chercher un monde situé à l'Ouest, mais qu'après cette grande découverte, on voulut en diminuer la valeur, montre que le haut fait de Gama éprouva le même sort, ainsi que la priorité du passage du cap Bojador, et la découverte de l'Afrique occidentale, par les intrépides marins de Henri le navigateur.

L'auteur passe en revue et analyse les différents systèmes cosmographiques de moyen-âge, à partir de Macrobe et Orose, au Ve siècle, jusqu'à Guillaume Philastre, savant cosmographe normand, précepteur de Charles le Sage, roi de France, et tend à démontrer : 1° qu'au moyen-âge on ne connaissait pas le prolongement et le vrai contour de l'Afrique, ni les côtes occidentales et méridionales de ce vaste continent, au delà du cap Bojador, avant les découvertes effectuées par les Portugais ; 2° qu'on croyait généralement que la *zone torride était inhabitée*, et que les cosmographes ne surent qu'elle était habitée qu'après les découvertes des Portugais. Ces faits, l'auteur les prouve, les textes à la main. Il ne s'est point borné à discuter seulement les passages des auteurs de l'Europe, il produit ceux des manuscrits, des cosmographes arabes, tels qu'Ibn-Haukal (Xe siècle), Edrisi (XIIe), Ibn Phathima, Békri, Ibn-Saïd (XIIIe), et Aboulfeda, Albyrouny, Ba-Koui, Ibn-Khaldoun et autres, pour prouver que les Arabes eux-mêmes restaient persuadés que le globe était moitié continent, moitié mer ; que l'hémisphère septentrional était la seule partie habitable de la terre, quoiqu'ils descendissent jusqu'à Sofala ; que leurs navigateurs ne dépassèrent jamais cette limite.

Dans le corps de l'ouvrage, M. de Santarem établit par des documents tirés des archives royales du Portugal, par les historiens contemporains du grand siècle de découvertes, tant Portugais qu'étrangers, et par les cartes géographiques historiques des cos-

---

(1) Revue de Bibliographie analytique, cahier d'avril 1842, p. 382

mographes européens, que les Portugais ont été les premiers, parmi les peuples maritimes de l'Europe, qui découvrirent les pays de l'Afrique situés sur la côte occidentale de ce continent au delà du cap Bojador; il démontre également, par des documents authentiques, que tous les souverains de l'Europe reconnurent les droits des Portugais à cette priorité et à ces découvertes. Il produit à l'appui des actes émanés de la cour de Rome, des rois de France, notamment de François Ier, des rois d'Angleterre, etc. Dans le chapitre X, il prouve que les cartes historiques et géographiques du XVe siècle, antérieures au passage du cap Bojador par le marin portugais Gil Eannes, constatent l'indubitable priorité des découvertes portugaises, et soutient qu'avant ces découvertes, la côte occidentale d'Afrique qui s'étend au delà dudit cap était inconnue aux cosmographes. Au chapitre suivant, il fait voir avec les cartes historico-géographiques postérieures au passage du cap Bojador par les Portugais en 1434, que ce ne fut qu'après cette époque que les cosmographes des autres nations commencèrent à ajouter à leurs cartes le tracé de la côte occidentale d'Afrique, et adoptèrent en général la nomenclature hydrogéographique portugaise, copiée sur les cartes marines des cosmographes de cette nation.

Dans le chapitre XII, l'auteur s'attache à démontrer d'une manière toute spéciale que les Français, et en particulier les Normands, n'employèrent d'autre nomenclature hydro-géographique que celle des cartes portugaises, et que le nom de *Petit Dieppe*, imposé par eux à un point de la côte d'Afrique en Guinée, ne parut pour la première fois que dans la carte de Gueraard, cosmographe normand, faite à Dieppe en 1631. Nous nous bornerons à rappeler que c'est un auteur portugais qui écrit, sans décider jusqu'à quel point il a pu être influencé par l'esprit national. Ce n'est pas ici le lieu de raviver les discussions nombreuses soulevées à ce sujet, la France possède d'ailleurs assez d'autres titres de gloire incontestés.

Les limites de cet article ne nous permettent point de détailler les notes précieuses dont l'auteur a enrichi son livre. Nous nous bornerons à répéter avec M. Magnin (*Journal des savants*, cahier de décembre 1841, page 713), que M. de Santerem avait déjà traité à fond ce sujet dans une dissertation pleine de science et de logique.

Il nous reste à dire quelques mots sur le magnifique et somptueux atlas qui accompagne le texte, et qui renferme une des parties les plus importantes des pièces justificatives. Dans son introduction l'auteur rappelle que l'Institut, par son rapport fait à l'empereur Napoléon le 20 février 1808, avait déjà signalé l'importance de ce genre de documents en disant : « On a reconnu, et il serait facile de le prouver, que, dans plusieurs parties, elles (les cartes anciennes) peuvent servir à rectifier nos cartes les plus récentes et les plus estimées. *C'est une mine encore vierge qu'aucun géographe, pas même d'Anville, n'a exploitée.* » M. de Santarem a donc le mérite d'avoir, le premier, réuni dans un seul atlas un grand nombre de ces précieux monuments. Espérons qu'avec l'aide de son gouvernement, il nous donnera un atlas complet, réuni-

sant tous les documents géographiques du moyen-âge ; ce serait un digne complément de cette belle œuvre.

Pour faire comprendre toute l'importance et le prix de cette magnifique publication, nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ici les propres termes du secrétaire-général de la commission centrale de le Société de géographie de Paris, dans son rapport sur les travaux de ladite Société, et sur les progrès de la science pendant l'année 1841 : « L'ouvrage dont M. de Santarem va doter la science a pour nous un double mérite : 1° il éclaire et résout une question de géographie des plus importantes dans l'histoire des découvertes ; 2° il réunit dans le même atlas les documents les plus précieux et les plus rares, épars, soit en France, soit à l'étranger, dans un grand nombre de bibliothèques nationales ou particulières, et, sous ce dernier rapport, on concevra combien la publicité des cartes manuscrites en général doit faciliter les études chorographiques. La bibliographie des cartes, prise à ce point de vue, augmente de valeur ; car selon l'observation d'un de nos collègues, « ce n'est que par la comparaison des produc- « tions successives d'une science qu'on peut en faire l'histoire, et « c'est quelquefois dans les plus anciennes qu'on trouve la solu- « tion des plus grandes difficultés (1). »

L'auteur nous donne donc dans son atlas dix-sept mappemondes et planisphères antérieurs aux grandes découvertes. La plupart de ces cartes ont été gravées avec une exactitude et une fidélité remarquables par M. Bouffard, l'un de nos plus habiles graveurs géographes, et dont les magnifiques travaux ornent déjà les plus précieux ouvrages de MM. d'Orbigny, Berthelot et Ramon de la Sagra. Le meilleur éloge enfin que nous puissions faire de cette publication est de répéter ici les paroles de M. Villemain dans la première assemblée générale de 1842 de la Société de géographie, tenue à l'hôtel de ville sous sa présidence : « Les recherches mê- « mes d'érudition offrent, à part la curiosité scientifique, un inté- « rêt d'utilité présente, parce que souvent elles remettent sous « nos yeux des choses qui n'ont pas changé, et que le passé même « fait mieux comprendre. C'est ainsi que, dans la réunion des do- « cuments les plus anciens pour l'histoire des découvertes sur la « côte occidentale d'Afrique, M. le vicomte de Santarem a rassem- « blé des instructions précieuses pour notre temps et pour notre « pays. »

Après de tels suffrages, et lorsque nous considérons les immenses richesses topographiques réunies sous nos yeux, nous osons à peine exprimer le regret que M. de Santarem n'ait pas jugé à propos de nous donner toute l'Afrique de la carte catalane, au lieu d'un simple fragment ; et que, dans un atlas dressé avec tant de luxe et de soin, toutes les cartes ne soient pas teintées comme quelques-unes d'entre elles ; la couleur jaunâtre qui rappelle le parchemin eût été plus agréable à l'œil et aurait donné un grand caractère de vérité à ces reproductions. Mais, nous le répétons,

(1) Bulletin de la Société de géographie, 2e série, tome XVI, cahier de décembre 1841, p. 379

après la lecture du livre de M. de Santarem, et surtout lorsqu'on a examiné avec attention les superbes planches qui l'accompagnent, la critique se tait pour rendre hommage à l'écrivain qui se repose ainsi dans de nobles loisirs des fatigues et des ennuis que cause la gloire, peut-être plus brillante, mais plus éphémère, attachée aux grandeurs.

Alex. Corby.

EXTRAIT

DU FOREIGN AND COLONIAL QUARTERLY REVIEW. N° IV. OCTOBRE, 1843. LONDRES, WHITTAKER ET Cie, IN-8°.

(Traduit de l'anglais.)

L'envie s'attache toujours au succès, c'est un fait aussi notoire qu'humiliant. Il y a, en effet, des hommes qui s'efforcent de ravaler à leur propre niveau tout ce qui est noble et grand : incapables de s'élever eux-mêmes, ils se plaisent à rabaisser les autres, et ne connaissent pas de jouissance plus vive que celle qu'ils éprouvent quand ils trouvent moyen d'insinuer qu'une femme vertueuse s'est rendue coupable d'inconséquence ; qu'un ecclésiastique pieux peut être taxé d'hypocrisie ; qu'un brave soldat est un lâche dans le cœur, ou qu'un homme d'État, ami de son pays, a été dirigé par des motifs abjects. Il n'y a dans le fait pas un grand homme qui n'ait été attaqué, pas une grande action qui n'ait été révoquée en doute.

Le père de la poésie frémit sur son trône des bruits qui lui arrivent que son identité, son existence, sont mises en question ; le père de l'histoire est arraché à son repos par des imputations d'inexactitude, d'ignorance et de sottise; bien plus, notre Shakespeare lui-même, la plus noble des créatures de Dieu sur la terre, notre propre Shakespeare est accusé de plagiat servile, tandis que des critiques non moins ingénieux découvrent que Mahomet était dépourvu d'originalité dans le caractère, que Napoléon manquait tout-à-fait de grandeur d'âme. L'homme qui frappa d'ostracisme le grand Aristide, parce qu'il était las de l'entendre appeler le *Juste*, n'est qu'un échantillon trop fidèle, que le type d'une grande partie de la race humaine.

Mais si l'envie se réjouit d'ôter à autrui sa couronne, combien elle redouble encore d'énergie dans ses efforts, quand elle a conçu l'espoir de placer cette couronne sur son propre front!

Les considérations qui précèdent sont confirmées par les paroles mêmes de notre auteur, le vicomte de Santarem.

« Lorsque Christophe Colomb découvrit le nouveau continent, aucune nation de l'Europe ne soupçonnait l'existence réelle de cette partie du globe ; on ne savait pas même qu'aucun navigateur eût tenté de franchir l'Atlantique pour aller chercher un nouveau monde situé à l'ouest; mais après que cette grande découverte eût été effectuée, lorsque le premier enthousiasme commença à se ralentir, on chercha à en diminuer la valeur et l'importance par tous les moyens que l'envie a toujours à sa disposition; une foule d'aventuriers partirent pour ces régions, suivant la route que le génie de ce grand homme et le bonheur de Cabral leur avaient montrée. Pendant que ces aventuriers se portaient vers le nouveau continent, et tâchaient, par des moyens clandestins, de s'établir dans un pays découvert par l'illustre amiral, les érudits de diverses nations maritimes de l'Europe commencèrent aussi de leur côté à ressusciter d'antiques traditions consignées dans les ouvrages des auteurs classiques de l'antiquité, et dans les récits du moyen-âge, afin de prouver que l'Amérique avait été connue avant la découverte de Colomb. Des passages tirés des ouvrages de Platon, d'Aristote, de Diodore de Sicile, de Possidonius, de Strabon, de Sénèque, de Pline, de Saint-Clément d'Alexandrie, d'Élien, d'Apulée et d'Origène, au sujet de l'existence d'un continent séparé du nôtre, servirent de prétexte pour affaiblir la gloire de Colomb.

« A ces discussions succédèrent des prétentions non moins injustes, celles de diverses nations qui voulurent s'arroger la priorité de cette grande découverte. Les auteurs du Nord la reclamèrent pour leurs compatriotes, s'appuyant sur divers passages des ouvrages d'Adam de Brême, de Trophens et de Gotlieb Fritsch. Les Vénitiens suivirent leur exemple, s'appuyant sur les voyages des deux *Zenis*. Mais en supposant même que ces navigations eussent eu lieu antérieurement à Colomb, il n'en résulta aucun profit pour les sciences, pour le commerce, pour les rapports des peuples entre eux.

« L'illustre Vasco da *Gama* subit le même sort que Colomb. Le haut fait du passage du cap de Bonne-Espérance, conséquence nécessaire des découvertes effectuées du temps de l'infant don Henri, fut accueilli par toute l'Europe avec des transports d'enthousiasme. Le passage de ce cap, et le profit immense qui en résulta pour le commerce et les progrès de la géographie, de l'astronomie, de la navigation, excita l'admiration générale et celle de tous les écrivains de la fin du XVe siècle et de la plus grande partie du XVIe.

« Mais quelques années après que *Gama* eut montré aux marins de toute l'Europe étonnée le nouveau chemin qui conduisait aux riches contrées de l'Orient, des aventuriers de toutes les nations suivirent la route que leur avait montrée le génie et l'intrépide résolution de l'illustre amiral portugais ; et de leur côté les érudits, notamment ceux du XVIIe siècle, prirent à tâche d'affaiblir la gloire de la grande découverte de *Gama*...

« La priorité du passage du cap *Bojador* par les Portugais au

delà de cette limite où s'arrêtèrent tous les marins du moyen-âge, et de leurs premières découvertes sur la côte occidentale de l'Afrique, éprouvèrent le même sort que les découvertes de *Gama* et de *Colomb*. (Introduction, pag. 1—6.)

« Rétablir les faits, et montrer par des documents d'une incontestable authenticité que les Portugais furent, parmi les peuples maritimes de l'Europe, les premiers qui découvrirent la côte occidentale de l'Afrique au delà du cap de Bojador, qu'ils furent les premiers qui découvrirent la Guinée ; montrer enfin que la prétendue priorité des découvertes africaines des marins dieppois au XIVe siècle est insoutenable, tel est l'objet principal de cet ouvrage. » (Introduction, p. 9.)

Jamais prétentions ne furent plus incontestables que celles des Portugais à la gloire d'avoir découvert toute la côte occidentale de l'Afrique, située au delà du célèbre cap Bojador ; jamais prétentions mal fondées ne furent plus effrontément mises en avant et plus obstinément reproduites, que celles que combat le noble auteur. Jamais défense plus modérée, plus claire et plus complète d'une bonne cause ne s'est produite, que celle qui est actuellement sous nos yeux. L'estimable ouvrage du vicomte de Santarem se compose de deux traités : le premier, sous le nom d'Introduction, contient l'exposé des renseignements que possédaient et des opinions que nourrissaient les érudits de l'Europe et de l'Asie relativement à la côte occidentale de l'Afrique, antérieurement au passage du cap Bojador par Gil Eannes, dans l'année 1433. Le résultat de cet exposé est que leurs renseignements étaient peu exacts, et leurs conjectures en opposition avec la réalité, et qu'ils étaient dans une ignorance profonde des caractères naturels, de la physionomie géographique, de la forme et de l'*existence même* des pays en question. Le second traité est divisé en un certain nombre de sections, embrassant chacune un point particulier ou apportant un nouvel argument à la discussion, et contient une réfutation détaillée des prétentions frauduleuses élevées par d'autres à ces honneurs qui appartiennent de droit et exclusivement à la nation portugaise, c'est-à-dire à la gloire d'avoir été les premiers et les seuls qui découvrirent la côte occidentale d'Afrique située au delà du cap Bojador. Outre ces deux traités, il y a un atlas fort précieux dont les planches sont des *fac-simile* de cartes exécutées au moyen-âge, ou aux XVe, XVIe et XVIIe siècles. Au moyen des cartes les plus anciennes, le vicomte prouve l'ignorance de ceux qui les ont dressées, relativement à la côte en question ; les plus modernes de ces cartes montrent que les progrès de la géographie en Europe suivirent exactement à la trace les découvertes des Portugais ; et ce fait seul, que la nomenclature la plus ancienne est portugaise, constate que la nomenclature fut imposée par des sujets du Portugal. L'auteur signale aussi l'apparition de quelques termes contestés, et il prouve la postériorité relative de leur origine. L'ouvrage de M. de Santarem est un travail vraiment extraordinaire, rempli d'érudition; la sincérité est le caractère qui y domine ; il unit l'exactitude d'Euclide à l'élégance de Robertson.

Le sujet est important, non seulement pour le Portugal, mais pour le monde entier.

Quelques renseignements qui aient pu être recueillis dans les anciens temps au sujet des côtes en question par des individus isolés, le monde en général n'a reçu aucune lumière nouvelle des expéditions faites, ou prétendues faites par l'ambition des souverains ou l'esprit entreprenant d'aventuriers simples particuliers.

L'Afrique occidentale, continuera pendant la plus grande splendeur de la civilisation grecque et romaine, d'être ce qu'elle avait toujours été, pays inconnu, patrie de tout ce qui est sauvage et surprenant. L'aspect inhospitalier de la contrée, le naturel insociable et l'extérieur sauvage des habitants, les vastes déserts de sables répandus sur la surface du sol, la menaçante fureur des vagues qui battaient le rivage, le mortel Simoun qui désolait ces régions, les fréquentes tempêtes qui bouleversaient la mer, tout cela joint aux bêtes féroces et aux reptiles venimeux dont l'Afrique abondait si fort, tendait à produire et à perpétuer la terreur mystérieuse avec laquelle l'ignorance et la superstition la contemplaient. Là fut placée la hideuse *Gorgone* dont les regards anéantissaient celui qui levait les yeux sur elle; là, dans toute la splendeur de sa poétique beauté, fleurissait le jardin aux fruits d'or des Hespérides. Ces pays, aussi, furent signalés comme le théâtre des fables primitives de la mythologie et donnèrent longtemps asyle aux déités champêtres chassées de leurs séjours favoris d'Italie et de Grèce.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter l'expédition qu'Hérodote mentionne avec une défiance que nous ne partageons pas, non plus qu'à chercher quelles limites il faut fixer aux entreprises des Carthaginois, ou à examiner les prétentions des divers aventuriers. L'expédition envoyée par Nécho, quelle qu'en ait été l'issue, ne produisit point de résultat ultérieur, et ce qu'elle exécuta n'obtint pas même de créance; elle n'apporta aucun avantage au monde et n'assura pas même de renom à ceux qui y eurent part. Ainsi, en théorie comme en pratique, elle ne peut rien ôter à la gloire des découvertes portugaises. La jalousie des Carthaginois s'inquiéta de cacher l'étendue de leurs connaissances et les sources de leur opulence. Jusqu'où s'avancèrent-ils? c'est ce qu'on ne peut déterminer aujourd'hui; il ne subsiste aucune preuve qu'ils aient visité les côtes en question; mais la preuve complète existe que personne autre qu'eux n'eut connaissance de leurs expéditions. La simple possibilité qu'ils aient exécuté une tentative ensevelie depuis dans l'oubli des temps et restée ignorée dans le siècle même où elle eut lieu, ne peut assurément diminuer la moindre chose à la gloire d'expéditions dont le dessein, la naissance et l'issue furent à la fois signalés et réalisés à la face du monde entier. Les aventuriers auxquels nous faisions allusion tout à l'heure ne peuvent guère prétendre qu'à de l'admiration pour leur courage et à des regrets pour leur destinée; car quel que soit le mérite de ceux qui tentent de grandes choses, ce n'est pas celui qui concourt pour la course, c'est celui qui emporte le prix qui est réputé vainqueur.

« Nous ne nous arrêterons pas ici à montrer qu'avant le moyen-

âge Strabon, Pline et autres regardaient l'Afrique comme une île terminée en dedans de la ligne équinoxiale, et qu'ils croyaient que l'océan Atlantique se joignait à la mer des Indes sous la zône torride, dont les chaleurs passaient pour avoir seules empêché qu'on ne fît le tour de l'Afrique. Nous ne nous arrêterons pas non plus sur les changements apportés par Ptolémée à ce système, ni sur la question de savoir si Gosselin avait raison lorsqu'il a démontré que les côtes occidentales de ce continent tracées par Ptolémée, offrant deux fois un double emploi des mêmes positions, ne s'étendaient qu'au fleuve de *Noun*, en deçà des Canaries. Dans l'ouvrage de Ptolémée on voit briller encore les lumières de l'antiquité classique; mais à partir du commencement du VIIIe siècle jusqu'aux découvertes des Portugais, la décadence de la géographie en Europe est incontestable et prouvée par les écrits qui nous restent de ces époques et par les monuments géographiques que nous donnons dans notre atlas. »

Nous ne saurions affirmer que l'ancien monde n'eût aucune connaissance quelle qu'elle fût de quelqu'une des côtes ou des contrées au delà du cap Bojador; mais nous affirmons sans la moindre hésitation que cette connaissance, si jamais elle a existé, était bornée, imparfaite, inexacte et sans portée, qu'elle a disparu dès le principe complètement, et qu'elle est demeurée éteinte pendant toute la durée du moyen-âge; qu'en conséquence, elle ne peut en aucune façon porter atteinte à la gloire si justement acquise par les découvertes des Portugais.

Une revue rapide des cosmographes du moyen-âge, à partir du Ve siècle, démontrera leur ignorance sur les points en question. Macrobe adoptait l'opinion de Cratès et de Cléanthe, que la zône torride était inhabitable à cause de la chaleur, et il croyait que l'océan couvrait toute la région de l'équateur. Orose était également ignorant et de la forme extérieure et des caractères naturels de l'Afrique. Il s'informa auprès de Saint-Jérôme; mais cet illustre personnage ne sut lui donner aucun éclaircissement à ce sujet.

Au VIe siècle nous trouvons Cosmas Indicopleustes également ignorant sur les points en discussion. Ce sage figurait la terre comme un parallélogramme aplati, entouré d'eau, avec quatre incisions occupées par la mer Caspienne, la mer Méditerranée et les golfes Arabique et Persique.

Les erreurs de Macrobe furent reprises au VIIe siècle par Isidore de Séville et Marcianus Capella. Le vénérable Bède les transmit au VIIIe siècle, pendant lequel elles furent de nouveau propagées par le géographe de Ravenne; et la promptitude d'esprit, la science tant célébrée de l'Irlande ne put préserver son géographe Dicuil, de la reproduction qu'il en offrit lui-même encore dans le IXe siècle.

Nos ancêtres mêmes, les Anglo-Saxons du Xe siècle étaient également ignorants de ce pays destiné à devoir les bienfaits de la liberté et de la civilisation aux efforts désintéressés de leur lointaine postérité. Cette ignorance fut partagée dans toute son étendue par le savant Adebold, évêque d'Utrecht; et ni le Xe, ni le XIe siècle n'accrurent les connaissances d'Hermannus Contractus et

de Franco Scolasticus. Le XIIe entendit Honoré d'Autun affirmer de nouveau que le pays en question était inhabitable à cause de l'intensité de la chaleur et de l'immense quantité des serpents ; et il ajoutait à cela la version reçue sur la forme et l'étendue de l'Afrique.

Cependant le cours des événements nous met en contact maintenant avec les géographes d'une autre race et d'une autre croyance, en possession des notions beaucoup plus étendues et plus exactes. Les Arabes qui, sous la conduite de Mahomet et de ses successeurs immédiats, avaient étendu leur empire en peu d'années de l'Indus à l'Atlantique, du Sahara aux Pyrénées, ne tardèrent pas à cultiver ces sciences que les barbares d'Europe avaient presque anéanties. Les subtilités de la métaphysique, les ressorts compliqués de la logique, les vérités des mathématiques et les théories de la physique, furent analysés et recherchés avec une ardeur et un succès qui auraient fait honneur à Athènes elle-même. Ce sceptre qui apparut d'abord comme le symbole de la destruction et le signal de la désolation, se montra alors plutôt comme la baguette de quelque génie bienfaisant mettant en action toutes les facultés supérieures de l'intelligence, et en récompensant l'exercice par les honneurs, la gloire et la fortune.

La géographie, donnant la main aux autres sciences, apparut se réveillant de son long sommeil ; mais la lumière si libéralement répandue sur les autres ne se projeta que de loin et faiblement sur elle. Sa marche fut lente, sa route irrégulière, les progrès qu'elle fit ne furent que partiels et peu satisfaisants. Les géographes arabes ne se trouvèrent pas plus en état de résoudre ces énigmes qui avaient défié les savants depuis Hérodote jusqu'à eux, et qui continuèrent à défier toutes les recherches jusqu'au passage du cap Bojador par Gil Eannes, l'an 1433, et à l'expédition encore plus glorieuse de Barthelemy Diaz qui doubla enfin le cap de Bonne-Espérance en l'année 1486.

Les Arabes avaient cependant de grands avantages que les Latins ne possédaient pas, pour favoriser leurs recherches sur les pays en question. Établis sur les côtes septentrionales de l'Afrique, ils introduisirent dans ce continent le chameau, nommé poétiquement mais expressivement le *vaisseau du désert.* Grâce à ce puissant auxiliaire, ils furent bientôt en état de traverser ces déserts qui jusqu'alors avaient opposé une infranchissable barrière à l'ambition, à la cupidité et à la curiosité de la race caucasienne. Plus d'un chef musulman, chassé de temps à autre de la vallée du Nil et de l'étroite lisière de l'Afrique, chercha à se créer de nouvelles souverainetés au sud du grand désert. Un commerce soutenu ne tarda pas à s'établir, au moyen de caravanes régulières, entre le centre et le nord de l'Afrique, un commerce d'or, d'ivoire, d'épices et de *chair humaine;* car le trafic des esclaves, qu'on peut regarder comme remontant, dans ce malheureux pays, à une haute antiquité, reçut une nouvelle impulsion des demandes plus nombreuses et de la facilité plus grande du transport.

Cependant même avec tous ces avantages, les savants descendants d'Ismaël présentèrent une ignorance déplorable et lentement

décroissante au sujet de ces contrées qui ne touchaient pas immédiatement au désert.

Avant d'examiner les idées du savant Edrisi qui florissait dans le même siècle qu'Honoré d'Autun, nous devons mentionner ses prédécesseurs Masoudi et Ibn Haukal. Le premier, qui écrivait vers la fin du Xe siècle, s'exprime ainsi :

« Sur les limites où ces deux mers, la Méditerranée et l'Océan se joignent, des colonnes de cuivre et de pierre ont été élevées par le roi Hirakl le Géant (Hercule, nous pensons). Sur ces colonnes sont des inscriptions et des tables qui montrent avec leurs mains qu'*on ne peut aller plus loin*, et que la navigation est impraticable au delà de la Méditerranée dans cette mer (l'Océan), car nul vaisseau n'y vogue ; il n'y a point de culture et pas un être humain, et la mer n'a point de bornes ni en profondeur ni en étendue, *car sa limite est inconnue*. C'est la mer des Ténèbres appelée aussi la Mer Verte. Quelques uns disent que ces piliers ne sont pas sur ce détroit, mais dans des îles de l'Océan, sur la côte. » (Recherches, page 92.)

Ibn Haukal composa sa description de l'Afrique vers l'année 360 de l'Hégyre ; quoiqu'il fût un peu moins ignorant que son prédécesseur Masoudi, ses connaissances n'allèrent pas au delà de Sebu ou Sobou.

Nous reprenons maintenant au XIIe siècle.

« Ce siècle vit paraître un des plus savants géographes arabes, Edrisi, qui composa un des livres géographiques les plus remarquables du moyen-âge. Quoiqu'il eût puisé une grande partie de son travail dans dix ouvrages composés par des savants arabes et dans celui de Ptolémée, néanmoins il rapporte que le fameux roi Roger n'y ayant rencontré que des obscurités et des motifs de doute, il fit venir auprès de lui des personnes spécialement au fait de ces matières, et leur proposa des questions qu'il discuta avec elles ; mais il n'en obtint pas plus de lumières. Voyant cela, il fit rechercher dans tous ses états des voyageurs instruits, et les interrogea par le moyen d'interprètes. Toutes les fois qu'ils tombaient d'accord, et que leur récit était unanime sur un point, ce point était admis et considéré comme certain.

« Tels furent les éléments qui servirent à la composition du fameux planisphère en argent que Roger fit construire, et pour l'intelligence duquel Edrisi composa le livre dont nous nous occupons. » (Introduction, pages 37, 38.)

Les extraits suivants montreront quel fut le succès des efforts tentés par ce monarque éclairé et son savant géographe :

« La totalité de la population du globe, dit Edrisi, habite la partie septentrionale ; les régions qui sont au sud sont abandonnées et désertes, à cause de la chaleur des rayons du soleil. Ces régions étant situées dans la partie inférieure de l'orbite de cet astre, il en résulte que les eaux se dessèchent et qu'il y a absence de toute espèce d'être vivants. »

« Ensuite notre géographe dit :

« Que la mer océane entoure la moitié du globe sans interruption comme une zône circulaire, en sorte qu'il n'en apparaît qu'une moitié, comme si c'était un œuf plongé dans l'eau, laquelle serait

contenue dans une coupe : c'est ainsi que *la moitié de la terre est plongée dans la mer.* »

« Parlant de l'Afrique occidentale, le géographe écrit :

« *Premier climat :*

« Ce climat commence à l'ouest de la mer occidentale, qu'on appelle *la mer des Ténèbres.* C'est celle au delà de laquelle personne ne sait ce qui existe. Il y a deux îles, nommées les *îles Fortunées*, d'où Ptolémée commence à compter les longitudes. On dit qu'il se trouve dans chacune de ces îles un tertre construit en pierres, et de cent coudées de haut. Sur chacun d'eux est une statue en bronze, qui indique de la main l'espace qui s'étend derrière elle. Les idoles de cette espèce sont, d'après ce qu'on rapporte, au nombre de six. L'une d'entre elles est celle de Cadix, à l'ouest de l'Andalousie : *personne ne connaît de terres habitables au delà !* »

« Ailleurs Edrisi dit en parlant de la mer Atlantique :

« Personne ne sait ce qui existe au delà de cette mer (la mer Ténébreuse), personne n'a pu rien en apprendre de certain, à cause des difficultés qu'opposent à la navigation la profondeur des ténèbres, la hauteur des vagues, la fréquence des tempêtes, la multiplicité des animaux monstrueux et la violence des vents. Il y a cependant dans cet océan un grand nombre d'îles, soit habitées, soit désertes ; mais aucun navigateur ne se hasarde à le traverser, ni à gagner la haute mer ; on se borne à cotoyer, sans perdre de vue les rivages. Les vagues de cette mer, hautes comme des montagnes, bien qu'elles s'agitent et se pressent, restent cependant entières et ne se brisent (*littér.* ne se fendent) pas. S'il en était autrement, il serait impossible de les franchir. » (Introduction, pages 41, 42.)

Telles étaient les idées que s'était faites Edrisi.

Le XIIIe siècle fut fécond en cosmographes, et la géographie fit de grands progrès à cette époque ; cependant, ni les savants Européens, ni les savants Arabes ne possédèrent de renseignements exacts concernant les pays en question.

Dans ce siècle toutefois fleurit Ibn Saïd qui s'était fait de l'Afrique une idée plus exacte qu'aucun de ses prédécesseurs ou de ses contemporains (1). Sa relation néanmoins est confuse et inexacte, et quoiqu'il mentionne l'accident arrivé à Ibn Fatima qui fut poussé par la tempête au delà du cap Bojador, cependant on ne voit pas que la circonstance de ce naufrage ait produit aucun effet durable et aucun résultat ultérieur. Les renseignements sur

---

(1) Ibn Saïd, en disant qu'*il n'y a point de passage au delà des Canaries*, s'exprime lui-même néanmoins ainsi : « Au midi de l'équateur, du côté de l'Occident, la *mer environnante* ne se montre pas. D'après Ptolémée, la *mer environnante* commence à se montrer sous le premier degré de longitude, et à dix minutes de latitude septentrionale. »

« Nous devons faire remarquer que le géographe s'appuie sur l'autorité de Ptolémée et non pas sur celle des auteurs arabes.

« La *mer environnante* s'avance vers le continent à mesure qu'elle se prolonge vers le nord. »

« Ibn Saïd commence ainsi la description de la partie de la terre qui forme pour lui le deuxième climat : « La partie du deuxième climat, qui se rapproche du premier climat (dit-il), est habitée par des hommes d'un teint noir ; celle qui

les côtes en question vinrent aux Arabes presque exclusivement de leurs relations par terre et non par la voie du commerce maritime.

Voici le récit d'Ibn Fatima :

« Ibn Fathima rapporte (ajoute Ibn Saïd) qu'une fois se trouvant auprès de la *mer environnante* (l'océan Atlantique) il s'embarqua à Noul-Lamtha; le vaisseau fit naufrage et tomba au milieu de bas-fonds. Les mariniers perdirent leur chemin et ne surent plus où l'on était. On abandonna donc le navire et on alla dans une chaloupe à la découverte. Tantôt la chaloupe voguait au milieu des plantes aquatiques, tantôt elle était soulevée à force de rames. Arrivés au milieu du golfe, les mariniers furent étonnés de la grande quantité de thons qui s'y trouvaient. Ils remarquèrent aussi des oiseaux blancs (les hérons, l'île das Garças des Portugais). A peine furent-ils arrivés près de la terre les provisions étaient épuisées : quand ils furent arrivés sous la montagne luisante (al Djebel al-lamma), des Berbers, de la tribu de Kodala, leur firent signe de ne pas approcher de la montagne. Les mariniers ne comprirent pas le motif de cela; néanmoins ils tournèrent vers le nord et parvinrent à dépasser la montagne. Alors se présenta un homme qui connaissait à la fois l'arabe et le berber, et qui leur demanda comment ils avaient perdu leur chemin; ils le lui racontèrent, puis ils lui demandèrent pourquoi on leur avait fait signe de ne pas approcher de la montagne. Cet homme répondit : « Toute cette « montagne est une masse de serpents meurtriers : l'étranger « prend cette surface pour une roche aux couleurs luisantes; sé- « duit par son éclat, il s'en approche, et il est dévoré par les ser- « pents. »

« Cet homme les mit en état de sortir de ces dangers, et leur vendit des montures. Quelques uns d'entre eux se rendirent au chef-lieu de la tribu de Kodala; c'est la ville de Taghyra (Taghezza), sous le onzième degré de longitude et le vingtième degré de latitude. Ils restèrent pendant quelque temps avec les Berbers de cette tribu, buvant du lait de leurs chamelles et mangeant des tranches de chameau desséchées; puis ils retournèrent à Noul, accompagnés par des hommes de cette tribu. » (Introduction, pages 80, 83.)

Telle est l'expédition (1) qui a été comparée aux exploits de

---

touche au troisième climat est habitée par des hommes d'un teint brun. Dans ce climat, la *mer environnante* s'avance dans le continent jusqu'au 2e degré de longitude. A trois degrés, à partir du deuxième climat (vers le milieu du 20e degré de latitude), est le golfe de l'Or. L'étendue de ce golfe est de plus de deux degrés; on l'appelle le golfe Vert, parce qu'il s'y trouve des bas-fonds et beaucoup de plantes verdâtres, ce golfe nourrit le thon; c'est de là que le thon se rend une fois chaque année dans la mer Méditerranée; le peuple s'imagine qu'il va en pèlerinage auprès de certaines roches qui se trouvent dans les îles. » (Introduction, pag. 79, 80.) Nous devons ajouter qu'il existe quelques difficultés relativement à la lecture de cette partie du texte arabe, difficultés qui ont même empêché Aboulféda de transcrire le passage.

(1) Nous recommandons le récit en question aux savants. Il a plusieurs points de ressemblance avec celui d'Ibn Fatima. La montagne des serpents qui donnent la mort, en particulier, trouve sa contrepartie exacte dans les ruches d'abeilles; mais malheureusement pour l'explorateur anglais, il ne se trouva point là d'hommes de la tribu de Kodala pour l'avertir de ce dangereux voisinage.

Gil Eannes, de Tristan Vaz et de Gomez. Il suffit de remarquer que le voyage en question fut une aventure isolée, le résultat d'une erreur, ne procédant d'aucun dessein formé et ne produisit rien.

Cette aventure n'empêche cependant pas Ibn Saïd d'affirmer que la mer au delà du cap Bojador ne fut jamais traversée par des vaisseaux ; fait qui est demeuré constant et avéré.

Les Arabes avaient acquis à cette époque, il est vrai, quelque connaissance des grands fleuves de l'Afrique et même des pays baignés par l'Océan ; mais cette connaissance ne leur était venue que par terre. Eux-mêmes, ils n'avaient jamais doublé ni l'un ni l'autre des caps en question, et les côtes situées entre ces deux points leur étaient inconnues. Les détails confus que donne Ibn-Saïd sur le Nil qui passe à Gana, sur son embouchure dans la mer, sur l'île qui est à cette embouchure et sur la ville d'Oulyl qui y est située, prouvent que ceux qui ont fourni ces renseignements au géographe confondirent des lieux et des choses placés à de grandes distances les uns des autres, ou bien qu'ils embellirent les renseignements qu'ils donnèrent, de circonstances complètement imaginaires. En effet, si la rivière désignée est le Niger ou l'un de ses affluents, ou enfin l'un des cours d'eau qui se jettent dans l'Atlantique, nous n'hésiterons pas à dire que l'île de sel a été transposée du centre du continent dans l'Océan ; sinon c'est une pure invention. Si d'un autre côté le géographe a voulu décrire, comme cela est possible, la rivière de Bornou, il s'est trompé en prenant le lac de Tchad pour l'Océan ; et dans l'un ou l'autre cas, son ignorance est constatée relativement aux côtes d'Afrique situées entre les deux caps.

En revenant à l'Europe et en examinant les écrivains du même siècle, le XIIIe, nous trouvons le célèbre Florentin Brunetto Latini, aussi mal informé que ses prédécesseurs ; bien plus, il fait acte d'ignorance au sujet des pays en question, en affirmant que les perroquets ne se trouvent nulle part que dans l'Inde et en ne mentionnant pas d'autres crocodiles que ceux du Nil.

Albert le Grand était également ignorant des faits concernant l'Afrique, bien qu'il combatte avec une vaste érudition et une grande sagacité la théorie qui représentait la zône torride comme inhabitable. Il ne parle ni des fleuves ni de l'or de l'Afrique. Michel Scott, Sacrobosco (1), Roger Bacon (2), et les autres grandes

---

(1) « Dans ce même siècle, déjà si remarquable par tant d'hommes éminents, *Sacrobosco*, cosmographe anglais, dans son traité de la *Sphæra Mundi*, soutenait que la zône située entre les deux tropiques était *inhabitable* à cause de la chaleur ; et malgré cette assertion du cosmographe anglais, son traité fit pendant quatre cents ans autorité dans les écoles. Il eut les honneurs d'une foule d'éditions, et plusieurs savants y ont ajouté des commentaires, entre autres le célèbre Michel Scott, et Cecco d'Ascoli dont nous allons nous occuper. Cecco d'Ascoli, homme d'un grand savoir, professeur d'astrologie dans l'Université de Bologne, paraît croire dans son commentaire sur le traité de la Sphère de Sacrobosco, que les régions intertropicales sont habitées. Mais les raisons dont il s'appuie sont fondées sur les assertions de Ptolémée et d'Avicenne. Ensuite il revient sur cette question, et cite le livre d'Hermès *De proprietatibus locorum ;* et il mentionne en détail tous les monstres fabuleux qui habitent surtout en Asie. Quant à l'Afrique, il se borne à dire que cette partie de la terre est située au midi et s'étend jusqu'à l'occident. » (Introd., pag. 53, 55.)

(2) « Ce siècle produisit un des hommes les plus remarquables du moyen-âge ;

lumières de ce siècle, sont aussi mal informés sur les points en question.

Au XIVe siècle nous voyons Marino Sanuto (1) également ignorant sur l'Afrique occidentale. En réalité il ne fait guère que copier les cosmographes antérieurs; et Faccio Degli Uberti (2) affirme que les Maures sont noirs comme du charbon.

« Le fameux voyageur anglais, Jean de Mandeville (3), avait si peu de connaissance du midi de l'Afrique, qu'il dit *qu'il n'y a pas de poissons dans la mer d'Ethiopie* à cause de la chaleur ; que le soleil chauffant l'eau, ils ne peuvent y vivre.

« Il suivait encore les systèmes de quelques uns des cosmographes de l'antiquité. Il dit qu'au midi de l'Ethiopie on trouve la grande mer océane, et qu'au delà il existe un grand pays que personne n'a pu voir, et qui ne peut pas être habité à cause de la grande chaleur du soleil. Il n'oublie pas de parler des monstres d'après ce qu'en dit Pline.

« On voit que ce voyageur célèbre, qui parcourut presque toute l'Asie, qui séjourna pendant trois années en Chine, ne connaissait rien ni du prolongement de l'Afrique ni des pays découverts plus tard par les Portugais. »

Pétrarque ignorait l'existence de quoi que ce fût au delà des Canaries, et les idées de Boccace sur l'Afrique sont singulièrement erronées. Suivant ce qu'il nous dit, le pied du mont Atlas est habité par des hommes aux pieds fourchus et par des satyres; et le reste de ses notions est tout aussi peu fondé, dans quelques cas même tout aussi absurde (4).

Les écrivains arabes de ce siècle étaient dans une égale ignorance au sujet des côtes en question et de la forme véritable du continent de l'Afrique. Ils avaient acquis, il est vrai, la conviction que la zône torride était habitable, et la ligne des côtes connues s'était étendue pour eux du côté oriental de l'Afrique ; mais les Arabes n'avaient pas encore été au delà de Zanguebar d'un côté, et du cap Bajador de l'autre ; et quoique leurs relations sur le Soudan et la Guinée, obtenues par l'intérieur, devinssent plus explicites et plus exactes, ils étaient toujours d'opinion que la mer qui baignait ces rivages était *impraticable a la navigation*, hypothèse dont l'admission prouve à la fois et leur propre ignorance et ce fait, que jamais vaisseaux arabes ne traversèrent la mer en question (6).

---

nous voulons parler de Roger Bacon : néanmoins sur le sujet qui nous occupe, il avait à peu de chose près les mêmes connaissances qu'Albert le Grand. Quant à la question des zônes habitables et inhabitables, il invoque principalement l'autorité de Ptolémée et d'Avicenne pour penser que les régions situées entre les deux tropiques sont habitées. Néanmoins il n'oublie pas de citer les opinions qu'avaient sur cette question tous les savants de l'antiquité ; et nous avons remarqué dans ses arguments mêmes qu'il manifestait parfois quelque hésitation.

Il décrit l'Afrique d'après Salluste, Pline, l'*Ormesta Mundi* d'Orose, Isidore de Séville, enfin d'après la géographie systématique des anciens et des Arabes. » (Introd., pag. 55, 56.)

(1) Ses cartes furent publiées en 1321.

(2) *Genti neri qual carbone.* — Il mourut à Vérone vers 1367.

(3) Il florissait entre les années 1327 et 1372.

(4) Par exemple, ce qu'il dit des Hespérides et des Gorgones.

(6) Telle était l'opinion d'Albyrouny et d'Aboulféda. Après qu'ils ont men-

Si nous passons au XVe siècle, nous trouvons le géographe arabe Bakoui complètement ignorant au sujet des côtes au delà du cap Bojador, et reproduisant le vieux conte des statues trouvées aux Canaries, « qui sont, dit-il, comme un phare pour diriger les vaisseaux et leur indiquer qu'il n'y a pas de route plus loin. » Ibn Khaldoun ne connaissait pas non plus ces côtes (1), et ce qui est encore plus étrange, ni lui ni Bakoui ne disent un mot du voyage accidentel d'Ibn Fatima, quoique tous deux aient pu consulter l'ouvrage dans lequel il était mentionné.

Les ouvrages publiés en Europe dans le cours de ce siècle, avant les découvertes des Portugais, prouvent qu'il régnait une ignorance universelle au sujet des côtes et des mers en question.

En prenant congé des anciens géographes de race arabe et chrétienne, nous devons une réparation à leur mémoire, si jusqu'ici nous avons paru leur témoigner moins de respect qu'ils n'en méritent. Loin de nous ces sentiments qui ne procurent de joie que par la dépréciation de ce qui est bon dans l'ordre moral ou intellectuel, ou par la diminution de la gloire justement acquise des vivants ou des morts. C'est de plein gré et avec chaleur que nous témoignons notre reconnaissance à ces géants de l'ancien temps, à ces lumières qui, au milieu des ténèbres dominantes, éclairèrent l'atmosphère autour d'elles et annoncèrent la splendeur du jour. Nous rendons grâces aux étoiles qui nous ont guidés à travers la nuit de ténèbres, d'ignorance et de douleur; nous ne voulons montrer qu'un chose, c'est que leur clarté n'était pas celle du jour, que leur éclat n'ôte rien à la gloire du soleil levant. Respectons les grandes actions, les nobles tentatives, les sentiments élevés de nos ancêtres, conservons quelque répugnance à dévoiler leurs erreurs, mais n'exaltons par leurs mérites au delà de leur valeur, et ne les employons pas à amoindrir les justes honneurs dus à leurs successeurs.

Après quelques siècles d'une lutte opiniâtre entre les chrétiens et les Maures et de dissentions intestines entre les chrétiens eux-mêmes, le royaume de Portugal adopta sa forme actuelle, et Jean Ier monta sur le trône en l'année 1385. Camoens rapporte qu'après avoir défait ses ennemis d'Europe, ce roi sentit le désir d'en trouver d'autres sur lesquels il pût exercer sa va-

---

tionné Sofala, ils disent : *les navigateurs ne dépassent pas cette limite :* « La cause de cela est que cette mer, du côté du nord-est, s'avance dans la terre; elle y pénètre en plusieurs endroits, et les îles en cet endroit sont nombreuses. Au contraire, du côté du sud-ouest, et par forme de compensation, le continent s'avance dans la mer; ce lieu est occupé par les Nègres de l'occident; il s'étend au delà de l'équateur jusqu'aux montagnes de Comr, où le Nil prend sa source; à partir de cet endroit la mer s'avance entre des montagnes et des vallees qui montent et descendent; l'eau est continuellement mise en mouvement par le flux et reflux de la mer, et les vagues s'entrechoquant, *les navires sont mis en pièces,* VOILA POURQUOI ON N'Y NAVIGUE PAS. Cela n'empêche pas la mer du midi de communiquer avec l'océan (l'Atlantique), *à travers ces passages étroits et par l'espace qui se trouve derrière ces montagnes, du côté du Sud.* » (Introduction, pag. 66, 67.)

(1) Il répète le vieux conte sur Oulyl.

leur (1); d'autres attribuent cette ardeur martiale à la politique inculquée par Henri IV à son fils. Quoi qu'il en soit, l'an 1411, Jean envahit l'Afrique, et l'an 1415, il s'empara de l'importante forteresse de Ceuta (2), coupant ainsi les communications directes entre l'Afrique et l'Andalousie. Ensuite il donna la surintendance des découvertes en Afrique, qu'il favorisait avec beaucoup d'ardeur et d'intérêt, à son troisième fils, le célèbre don Henri. Ce prince s'est acquis une réputation qu'il est impossible de contester et qui est au dessus des louanges. A la suite de diverses expéditions dans lesquelles Porto-Santo, Madère, etc., furent successivement découvertes, l'enchantement fut enfin rompu, la barrière renversée et le terrible cap Bojador doublé par Gil Eannes, en l'année 1433.

Les Portugais poursuivirent alors leurs découvertes en Afrique avec une ardeur constante et une énergie infatigable. L'an 1461 un fort fut construit à Arguim ; l'an 1471, Gomez (3) atteignit le lieu célèbre nommé A Mina, à cause de la quantité d'or qu'on y trouva ; l'an 1481, Jean II y fit élever une forteresse devenue par la suite bien fameuse sous le nom de São Jorge da Mina. Diego Cam, dans la même année, découvrit la grande rivière de Congo ou Zaire ; l'an 1485, le monarque portugais ayant reçu deux bulles du Pape qui reconnaissaient son autorité sur tous les pays situés entre le cap Bojador et l'Inde, prit le titre de seigneur de Guinée. L'an 1486, Barthélemy Diaz doubla le cap de Bonne-Espérance, et l'an 1498, l'illustre Vasco de Gama dépassa ce cap des tempêtes et atteignit l'Inde par mer.

L'ivresse du Portugal et l'admiration de l'Europe excitées pas ces découvertes ne connurent point de bornes ; et ce ne fut que deux cents ans après le passage du cap Bojador que l'on essaya d'attenter à la gloire de ceux qui avaient dépassé les « îles éternelles, » traversé la « mer des ténèbres, » et qui, bravant à la fois les dangers de la réalité et les terreurs de la fable, avaient découvert plus d'un pays dont l'existence était inconnue et dompté un océan vierge encore, pour ainsi dire, du contact de l'homme.

Contre ces droits incontestables on a réclamé en faveur de la priorité, 1° des marins de Dieppe ; 2° de Bethencourt ; 3° du Catalan Jacques Ferrer ; 4° des Génois Doria et Vivaldi. Notre auteur s'occupe principalement des marins de Dieppe ; quant aux autres compétiteurs, il consacre moins d'espace à renverser leurs prétentions. Cette manière de procéder s'explique par l'obstina-

---

(1) Não soffre o peito forte, usado à guerra,
Não ter imigo jà a quem faça dano ;
E assim não tendo a quem vencer na terra,
Vai commetter as ondas do oceano.
Lusiada, Canto III, st. 48.

(2) Au sujet de cet exploit, le poète dit :
O monte Abyla, e o nobre fundamento
De Ceita toma, e o torpe Mahometa
Deita féra ; e segura toda Hespanha
Da Juliana má, e disleal manha.
Ibid, st. 49.

(3) Voyez la relation claire et circonstanciée, quoique concise, de la marche des découvertes des Portugais sur ces côtes dans Bandinel, de la traite des esclaves, 1re partie, chap. 2 (*en anglais*).

tion plus grande des délinquants en question, qui met dans la nécessité de leur appliquer la *peine forte et dure*, et ensuite parce que le Catalan et les Génois ont reçu, il y a peu de temps, d'une autre main le châtiment dû à leurs prétentions.

Comme la première section sert en quelque sorte d'introduction à une grande partie de l'ouvrage, et qu'elle montre sur quelles faibles bases les hommes s'appuient quelquefois, nous la transcrivons en entier, en avertissant nos lecteurs que c'est un bel échantillon des arguments de ceux que le vicomte combat; nous exceptons les cas dans lesquels leur raisonnement est fondé sur des faussetés directes et palpables.

« *Sur ce qu'un écrivain de nos jours prétend que les Normands ont abordé la côte occidentale de l'Afrique avant les Portugais.* »

« Cet écrivain se fonde sur ce que dans le IXe siècle les bâtiments des Normands dévastèrent tous les pays du littoral depuis l'Elbe jusqu'au détroit de Gibraltar, et que, pénétrant ensuite dans la Méditerranée, ils ravagèrent les côtes de l'Espagne, de la Provence, de l'Italie, et en 825 Séville; qu'en 845 ils abordèrent en Galice et entrèrent dans le Tage, d'où ils furent bientôt chassés; de ces faits qui, du reste, se trouvent confirmés par le témoignage des auteurs contemporains, c'est-à-dire du IXe siècle et du commencement du Xe, tant chrétiens qu'Arabes, de ces faits, disons-nous, ledit écrivain déduit les conjectures suivantes :

« 1° Qu'après s'être établis en Neustrie, les Normands devaient avoir conservé des relations avec les Maures d'Espagne et conséquemment avec ceux d'Afrique; qu'ainsi dès le commencement du XIIIe siècle, ayant conservé des relations avec les Maures, ils devaient les avoir suivis jusqu'aux côtes d'Afrique;

« 2° Que jusqu'au XIVe siècle leurs courses durent se borner au littoral de l'ancienne Mauritanie et s'arrêter au cap Non, limite de toutes les navigations des anciens;

« 3° Qu'ils devaient avoir pendant quelque temps borné leurs navigations aux confins de la Mauritanie, et qu'on ne saurait douter qu'ils n'eussent eu dès lors connaissance des Canaries, ces îles étant d'ailleurs si voisines du continent. »

Bien faible doit être la cause qui se défend par des arguments tels que ceux-là, arguments qui se réfutent rien qu'en les répétant.

Il faut cependant faire attention à ceci, c'est que l'hypothèse dont il vient d'être fait mention ne porte en réalité qu'indirectement sur la question débattue ici, et relative aux côtes et aux mers placées au delà du cap Bojador. De sorte que même en accordant ce point, les Normands n'emporteraient pas le prix pour cela, mais ils auraient simplement touché au premier des degrés qui conduisent à la victoire. Cependant ce mérite, nous ne pouvons pas même avoir l'indulgence de le leur laisser.

Voilà donc pour la tentative destinée à préparer la voie aux prétendues découvertes des marins de Dieppe, en tâchant de placer les Normands dans une situation propre à rendre ces découvertes moins invraisemblables qu'elles ne le paraissent actuellement, même à ceux qui n'ont point étudié le fond de la question.

Les réclamants les plus formidables sont, comme nous l'avons

dit précédemment, les marins de Dieppe, ou plutôt, pour parler plus exactement, ce sont ceux dont les prétentions ont été le plus fermement formulées. On lit l'exposé suivant dans une « Notice historique sur le Sénégal et ses dépendances » publiée à Paris dans l'année 1839.

« Les premières expéditions des peuples modernes pour la côte occidentale d'Afrique datent du milieu du XIVe siècle ; elles furent entreprises par les Français habitants de Dieppe, et non, comme on l'a cru long-temps, par des Portugais et des Espagnols. En 1365, des négociants de Rouen s'étant associés à des marins de Dieppe, commencèrent à établir des comptoirs et des entrepôts de commerce sur la côte occidentale d'Afrique, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'à l'extrémité du golfe de Guinée. C'est alors que furent successivement formés les établissements français du Sénégal, de la rivière de Gambie, de Sierra-Leone, et ceux de la côte de Malaguette (qui portaient les noms de *Petit-Dieppe* et de *Petit-Paris*), et que furent construits des forts français à la Mine d'Or, sur la côte de Guinée, à Acra et à Cormentin. » Recherches, page 55.)

Cela nous rappelle au naturel Hector Boethius, ce véridique annaliste. Mais, à notre tâche.

Le vicomte ressemble à l'un de ces chevaliers chrétiens d'autrefois, combattant un monstre gigantesque et à cent têtes, dont tous les yeux sont en éveil, dont toutes les gueules sont béantes; en guerrier prudent, notre champion fait un examen attentif de l'hydre, et il découvre que, bien que sa queue soit de dimension considérable, que ses têtes soient multiples, elle n'a qu'un cou, et qu'en tranchant ce dernier, il lui ôtera la vie. En bon Français, toutes ces réclamations prises ensemble peuvent être ramenées à une source unique, les assertions pleines d'assurance d'un impudent faussaire, nommé Villaut, qui écrivit en l'année 1667, environ trois cents ans après ces *prétendues* découvertes des Normands et deux cents ans après les *véritables* découvertes des Portugais, et qui avance hardiment le premier une fausseté trop légèrement accueillie et mise en circulation par un grand nombre de ses compatriotes. Nous éprouvons toutefois une grande jouissance en mentionnant l'assistance pleine d'ardeur que le vicomte a reçue de la part de différents *litterati* français. La France est trop riche de gloire pour avoir besoin d'empiéter sur celle qui revient à autrui.

Nous savons bon gré à Villaut de la résolution avec laquelle il ment.

En faisant la part de la différence qui existe entre les délits, un aussi brave et franc menteur nous semble tenir davantage du brigand, et, placé en bonnes mains, il pourrait devenir une manière de héros.

Mais, à notre tâche qui est, non d'exténuer, mais d'exposer; non de déifier, mais de dénoncer le malfaiteur.

« Ce ne fut qu'en 1666 et 1667, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, qu'un certain Villaut de Bellefond ayant fait un voyage à la côte de Guinée, dans la relation qu'il en dédia à Colbert, jugea à propos de dire, sans toutefois citer aucun document, ni donner la

moindre de ces preuves requises pour établir la véracité d'une histoire, que les marins de Dieppe avaient les premiers découvert la Guinée, où ils avaient fondé des établissements en 1365. »

Cet audacieux avocat d'une mauvaise cause donne une relation circonstanciée du voyage *imaginaire* dans lequel les Normands découvrirent les côtes en question, relation qui ne repose sur aucune preuve que la simple affirmation de Villaut, et qui n'est, ainsi que le montre le vicomte, qu'une grossière imitation du récit original de Cadomosto.

Le petit nombre d'arguments employés par Villaut est futile à l'excès, et son propre ouvrage fournit, en beaucoup d'endroits, des preuves contre lui même.

Il dit que quelques uns des Nègres entendaient le français, ce qui est assez naturel, puisque les Français avaient établi des relations avec la Guinée dès le commencement du XVIIe siècle (1); mais il parle sans cesse du nombre des Portugais qui se trouvent dans le pays, de leur influence et de la diffusion de leur langue. Il affirme que beaucoup d'endroits de la côte portent des noms d'origine française, tandis qu'il est prouvé que la plupart des noms en question sont d'origine portugaise, et le reste d'une date fort récente, puisqu'ils sont postérieurs à l'établissement de la compagnie française du commerce de l'Afrique au XVIIe siècle. Il affirme que le mot *Malaguette* (poivre rouge) est d'origine française et prétend que les naturels de la côte et les Portugais ont les uns et les autres emprunté aux Français l'usage de ce mot; c'est le contraire qui est vrai. C'est un fait que, jusqu'à l'arrivée des Portugais sur la côte en question, tout le poivre rouge importé en Europe venait par le Sahara et était ensuite chargé dans l'un des ports barbaresques de la côte de la Méditerranée; et il était connu généralement en Europe sous le nom de *Grana Paradisii*, jusqu'à ce que les Portugais eurent introduit le nom de Malaguetta qu'ils dérivèrent du mot employé par les Nègres.

Tels sont les faits et les raisons apportés par Villaut; il fut bientôt suivi d'autres écrivains : les uns ne firent que répéter ce qu'il avait dit, les autres ajoutèrent encore à ses inventions. Nous revenons aux paroles de notre auteur :

« Quoique des auteurs français d'une époque fort rapprochée de la nôtre se soient fondés sur la relation de *Villaut*, ils se sont également appuyés sur d'autres autorités; toutefois la saine critique historique ne permet pas d'admettre le témoignage d'auteurs qui avancent des faits sans preuves, qui se fondent sur de simples conjectures et ont écrit deux siècles et plus après les découvertes des Portugais. Voici quels sont ces ouvrages :

« 1° *D'Elbée*. Journal du voyage du sieur d'Elbée, commissaire-général de la marine aux îles de la côte de Guinée, en 1669 et 1670. Paris, 1671.

« Cet écrivain, comme on le voit par les dates, est postérieur

(1) Une compagnie de négociants de Dieppe et de Rouen fut établie à cet effet en 1626. Les premières tentatives de commerce sur les côtes de Guinée au XVIIe siècle furent arrêtées par les défenses du roi de France, à la sollicitation du ministre de Portugal. Ils ne s'établirent sur cette côte qu'au XVIIe siècle.

à Villaut, dont il adopte les prétentions relativement à la priorité de la découverte de la côte de Guinée par les Dieppois.

« 2° *Histoire sommaire de Normandie, par le sieur de Masseville*, publiée à Rouen, l'an 1693.

« Cette histoire, comme on le voit par la date de sa publication, est postérieure de plus de deux siècles aux historiens et documents qui constatent la priorité de nos découvertes sur la côte occidentale d'Afrique; l'auteur s'y réfute d'ailleurs lui-même dans le passage suivant:

« Ceux qui ont écrit les anciennes chroniques de notre province « y ont mis si peu de chose des XIIIe et XIVe siècles, que l'on ne « doit point être surpris de n'y pas trouver *les belles navigations « des habitants de Dieppe.* »

« 3° *Relation universelle de l'Afrique ancienne et moderne*, par le sieur de *La Croix*.

« Cet ouvrage fut publié à Lyon en 1688, et l'auteur y a transcrit le passage du précédent ouvrage de Manesson-Mallet (1).

« 4° *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, par le père *Labat*, publiée à Paris en 1728. »

Le révérend, après avoir affirmé en termes très forts la probabilité que les Normands, et particulièrement les Dieppois avaient fréquenté les côtes de Guinée dès le commencement du XIVe siècle, explique l'absence de toute preuve à ce sujet, en déclarant que les documents relatifs au point en question avaient péri dans l'incendie de Dieppe en l'année 1694, et qu'auparavant ils avaient fait partie des annales manuscrites de cette ville.

« Oh! quelle toile enchevêtrée nous filons
Quand à tromper nous nous mettons. »

Cet ingénieux mensonge croule sous les coups héroïques de notre auteur. Car si ce manuscrit avait existé, il en aurait été fait mention par quelque écrivain antérieur, et Villaut et Masseville l'eussent cité très certainement.

« Il existe encore un autre ouvrage sur lequel un écrivain se fonde pour revendiquer en faveur des Normands la gloire de la priorité des découvertes de la côte occidentale de l'Afrique. Nous voulons parler de l'ouvrage de Dapper, médecin hollandais, né dans le XVIIe siècle; cet auteur écrivit une *Description des côtes de Guinée*, qui parut à Amsterdam en 1686. »

Dapper affirme que la forteresse même de São Jorge da Mina fut construite par lesdits Dieppois et pour appuyer son assertion

---

(1) « Cet historien, dépourvu des plus légères notions de critique, transcrit simplement ce que Manesson-Mallet avait dit avant lui, dans son ouvrage intitulé : *Description de l'Univers*, au sujet des prétendues découvertes des marchands de Dieppe dans l'Afrique occidentale; mais malheureusement pour lui, Mallet, qu'il cite comme son autorité, est également un auteur moderne, et postérieur de trois siècles aux prétendues découvertes des Normands.

« Mallet écrivit vers la fin du XVIIe siècle, et son ouvrage parut en 1685-1685. Il est, par conséquent, contemporain de l'auteur moderne de l'*Histoire sommaire de Normandie*; et il était si peu instruit dans la chronologie de nos expéditions maritimes, qu'il dit que nous avons fait la découverte de la Guinée en 1417!... » (Recherches, pag. 25, 26.)

il déclare que l'une des batteries s'appelait la batterie des Français ; qu'il a vu dans la chapelle les armes de France, presque effacées, et qu'il a vu deux chiffres d'une date appartenant évidemment au XIVe siècle. Le premier de ces arguments est sans aucune valeur. Le second est rendu inadmissible par l'ignorance constatée de Dapper en matière d'armoiries. Le troisième demande à être discuté : Dapper dit qu'il a vu deux chiffres qui représentaient évidemment quatorze cent, mais que les deux autres chiffres de la date avaient été effacés par le temps. Il ne nous dit pas si c'étaient des chiffres romains ou arabes; mais la question peut être résolue par un dilemme. Si c'étaient des chiffres romains, quatorze cent ne pouvaient être figurés avec deux caractères ; si c'étaient des chiffres arabes, pour être français, ils devaient être postérieurs à l'année 1574, « car à cette époque seulement l'usage général des caractères arabes commença à être adopté en France. » En conséquence, l'argument de Dapper tombe complètement.

Non content néanmoins d'avoir réfuté ces arguments en détail, et ramené ces erreurs à leur source, le savant vicomte montre, par d'autres raisons concluantes, que les expéditions en question ne pouvaient pas avoir eu lieu. Voici une esquisse succincte de ses motifs.

La totalité de la France en général et la Normandie en particulier étaient dans un tel état d'embarras et de désolation à l'époque en question (1), que de prime abord la chose est improbable ; la marine française et normande était dans une faiblesse si grande à cette époque, que la chose est moralement impossible. Enfin la côte occidentale de l'Afrique même au nord du cap Bojador n'avait à l'époque dont il s'agit aucune relation commerciale avec d'autres peuples de l'Europe que ceux de la Péninsule.

Aucun écrivain du XIVe siècle ne mentionne ou n'indique même les expéditions dont on parle, et cependant ce siècle ne manquait pas d'annalistes consciencieux qui n'eussent pas omis un événement aussi intéressant. Le grand Froissart, entre autres, dont l'exactitude et les recherches sont aussi célèbres que ses sentiments élevés et chevaleresques, Froissart se tait sur ce point.

Aucun historien ou annaliste français ou normand antérieur à Villaut ne l'indique.

Aucun écrivain de quelque pays que ce soit, à partir de l'année 1366 jusqu'à la date de l'ouvrage de Villaut, ne fait l'allusion la plus légère aux présomptions en question.

La cour de Rome reconnut et ratifia les réclamations du Portugal sans la moindre hésitation ; ce qui n'aurait pas eu lieu, s'il eût existé des prétentions mieux fondées de la part de la France; et si de telles prétentions eussent existé, elles seraient venues à la connaissance du Saint-Siége.

Il existe des documents ayant caractère public et officiel dans lesquels les réclamations exclusives du Portugal sont reconnues

---

(1) La France souffrait alors d'une guerre désastreuse avec l'Angleterre ; le roi de France avait été obligé d'emprunter des vaisseaux au roi de Castille, et les Anglais étaient maîtres du canal sur lequel Dieppe est situé.

par les diverses puissances européennes et par la France en particulier.

Tous les écrivains qui ont écrit sur ce sujet avant Villaut, et quelques uns, dans le nombre, Français, Normands et Dieppois même, ont reconnu la priorité indubitable des découvertes des Portugais.

Pour ajouter encore à ces autorités, le vicomte, ainsi que nous l'avons dit plus haut, prouve sa thèse par l'examen des cartes diverses de l'Afrique soit de nos premiers, soit de nos anciens temps; un grand nombre de ces cartes est publié dans son Atlas, ouvrage fort intéressant, précieux et instructif, faisant suivre les progrès de la géographie depuis les siècles de ténèbres complètes jusqu'aux âges comparativement éclairés. Nous avons en ce moment sous les yeux un travail extrêmement lumineux sur la géographie de l'Afrique centrale, et nous l'aurions inséré dans le présent numéro, n'eût été le volume trop considérable de détails qu'il faudrait abréger; néanmoins nous nous proposons d'en tirer parti dans un prochain numéro, et pour l'intelligence de ce travail, l'ouvrage du vicomte de Santarem sera un guide excellent relativement aux découvertes opérées sur la côte en allant vers le sud : comme notre marche est dirigée dans ce sens, les cartes nous serviront à éclairer notre route. L'historien, l'antiquaire et même l'homme de loisir trouveraient à passer bien des heures intéressantes, agréables et utiles dans l'examen des recherches aussi précieuses que curieuses sur les découvertes opérées en Afrique et la civilisation de ce pays (1).

Le vicomte fait remarquer que pas une des cartes exécutées avant le passage du cap Bojador par Gil Eannes en 1433, ne donne la forme réelle de l'Afrique, ni la représentation exacte de la côte au delà de ce cap (2); que les cartes exécutées postérieurement à cette époque laissent apercevoir une gradation croissante dans l'étendue et l'exactitude des notions géographiques, à mesure que les découvertes des Portugais font des progrès (3); enfin que jusqu'au commencement du XVIIe siècle toute la nomenclature inscrite sur les côtes en question est strictement et universellement portugaise (4), et que le nom de Petit-Dieppe se présente pour la première fois dans une carte publiée dans l'année 1631.

Telle est, succinctement esquissée, l'irrésistible argumentation de l'auteur. Nous en avons donné assez, pensons-nous, pour montrer combien elle est concluante. Toutefois le mérite de ce travail

---

(1) Outre les tracés singuliers de la surface de notre globe que nous offrent les plus anciennes de ces cartes, elles abondent en ornements et en inscriptions curieusement caractéristiques des connaissances et des idées de ces siècles dans lesquels elles furent exécutées.

(2) Quelques unes représentent les statues indicatrices; d'autres des inscriptions destinées à apprendre qu'il n'y a point de passage au delà des Canaries, etc.

(3) Dans quelques unes on voit un château représenté à Mina; les couleurs portugaises flottent au-dessus.

(4) La nomenclature demeure telle même dans la carte de 1631, publiée par Jean Guérard de Dieppe, quoiqu'une grande partie des noms soit ou corrompue ou traduite. Une carte exécutée par *Dupont*, habitant de Dieppe, en 1625, ne contient pas encore *Petit-Dieppe*.

ne peut être complètement apprécié qu'en lisant le livre tout entier, car il n'y a pas une ligne, pas un mot de ce livre qui ne porte droit au but.

Les autres prétendants demandent moins de formalités.

Le voyage de Bethencourt eut lieu en 1402. Il a été décrit par ses aumôniers (1) qui l'accompagnèrent. Dans leur relation ils disent qu'il est allé en GUINÉE; mais M. de Santarem montre clairement que par *Guinée* on entendait alors un pays en deçà du cap Bojador, et que ce fut cette Guinée vers laquelle il dirigea sa course.

Le reste des compétiteurs a encore moins à prétendre.

Il a été avancé que Jacques Ferrer, Catalan, partit de Majorque le 16 août 1346, pour une expédition vers un fleuve nommé *le fleuve de l'Or*, expédition de laquelle il n'est jamais revenu. De là on infère qu'il est allé à la côte de Guinée, conséquence un peu précipitée dans tous les cas, car 1° il n'existe pas de preuves que le fleuve en question fût le *Rio de Oiro*, situé en Guinée, mais au contraire beaucoup de présomptions que ce ne l'était pas, mais bien un fleuve au nord du cap Bojador; 2° il est reconnu, quelque part qu'il ait eu l'intention d'aller, qu'il n'en est jamais revenu. Or, ce n'est pas celui qui essaie, mais celui qui mène à fin une entreprise que l'on considère comme l'ayant exécutée.

Les réclamations des Génois sont également insoutenables, et même encore plus inadmissibles.

Quelqu'un, on ne sait qui, est allé, dit-on, en l'année 1291, quelque part, on ne sait où : telle est la relation première et authentique d'Abano (2), écrivain contemporain. Un auteur venu après lui, Giustiniani, qui vivait vers la fin du XVe siècle, après la découverte du cap de Bonne-Espérance par les Portugais, applique au quelqu'un ci-dessus les noms de Theodosio Doria et de Vivaldi; il affirme qu'ils s'avancèrent dans l'Atlantique pour un voyage de découvertes, avec le dessein de gagner l'Inde par l'ouest. Il assure néanmoins *qu'on n'en a jamais entendu parler depuis*, de sorte que, quelle qu'ait été leur destination primitive, ils ne peuvent être reconnus comme auteurs de découvertes, *voyant qu'ils ne faisaient point de découvertes*. Il est aussi à remarquer que Giustiniani mentionne les individus dont il a employé les noms, comme vivant encore quelques années après ce qu'il vient d'affirmer, qu'on n'en entendit plus parler (3). Enfin, le père du Doria dont il s'agit ne fait pas mention de l'expédition, quoiqu'il ait écrit les Annales de Gênes pour les années 1280 à 1293.

---

(1) L'ouvrage est intitulé : « Histoire de la première descouverte et conqueste des Canaries faiste des lan 1402, par messire Jean de Bethencourt, escrite du temps mesme par F.-Pierre Bontier, et Jean Verier, prestre domestique dudit sieur de Bethencourt, et mise en lumière par M. Galien de Bethencourt, conseiller du Roy en la chambre du parlement de Rouen. » Il fut publié à Paris en 1630. Il faut remarquer qu'il ne parle point des Dieppois, et que les Portugais avaient commencé leurs expéditions aux Canaries avant 1336.

(2) Plusieurs écrivains génois contemporains ne donnent aucune indication qui se rattache à une affaire de ce genre.

(3) Les autres autorités en faveur du voyage en question sont si complètement indignes de considération que nous ne pouvons leur donner place dans un court extrait comme celui-ci.

Nous ne saurions terminer ce compte-rendu de l'un des meilleurs ouvrages de cette espèce qui aient jamais paru, sans féliciter de nouveau l'auteur de ses heureux efforts pour une cause juste, la cause de l'honneur et de la justice, la cause non seulement de son propre pays, mais de tout le monde civilisé, sans exprimer notre désir sincère que partout où la vérité sera attaquée, elle trouve un tel défenseur; que partout où le mensonge est soutenu, il rencontre un adversaire tel que le vicomte de Santarem.

EXTRAIT

DU JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES. — TOME XII, 1842. — 1re PARTIE.

(Traduction.)

Recherches sur la priorité de la Découverte des pays situés sur la côte occidentale de l'Afrique, au delà du cap Bojador, et sur les progrès de la science géographique, après les navigations des Portugais, au XVe siècle, par le vicomte de Santarem, accompagnées d'un Atlas composé de mappemondes et de cartes pour la plupart inédites, dressées depuis le XIe jusqu'au XVIIe siècle. — Par l'éditeur.

Le noble auteur de cet ouvrage important pour l'histoire de la Géographie, dit en terminant son introduction :

« Nous abandonnons à la critique la forme de notre travail, où l'on trouve des redites; mais il faut souvent revenir aux mêmes sources, soit pour répandre du jour sur l'histoire d'une des plus mémorables découvertes, soit pour appuyer les arguments. Du reste, une partie des défauts qu'on pourrait reprocher à notre livre étaient inhérents à la matière. Dans un autre volume que nous nous proposons de mettre sous presse dans le courant de cette année (1842), et dans lequel nous examinons les causes qui auraient pu préparer les Portugais et les Espagnols à entreprendre au XVe siècle leurs grandes expéditions maritimes, nous développerons plusieurs points de l'histoire des systèmes cosmographiques et des cartes, que nous n'avons fait qu'effleurer dans cet ouvrage. »

Pour apprécier convenablement le mérite des Recherches du vicomte, il est important de ne point perdre de vue les considérations suivantes. Par sa forme, le livre est un ouvrage de polé-

mique ayant pour objet principal de décider la question de priorité relativement à la découverte des côtes occidentales de l'Afrique, et le jour que ce travail répand sur l'histoire de la géographie et de la science géographique n'est, en quelque sorte, qu'un résultat accessoire de la discussion. Ce résultat, tout indirect qu'il est, nous semble d'une importance bien plus grande que le résultat direct; mais en le considérant comme tel, ce qu'une critique sévère trouverait à reprendre dans la manière dont il est présenté, se justifie.

Pour l'objet principal, nous le reconnaissons, le vicomte nous semble avoir complètement réussi. Il a prouvé qu'il n'y avait aucun motif de croire que les Arabes ni aucun des peuples de l'Europe eussent jamais navigué dans cette partie de l'Océan qui baigne les côtes occidentales de l'Afrique, au sud du cap Bojador, avant que Gil Eannes, en l'année 1433, doublât ce cap; il a prouvé d'une manière encore plus circonstanciée qu'aucun témoignage digne de foi ne vient à l'appui des histoires qui ont été répandues de découvertes effectées sur cette côte par les marins de Dieppe en 1364, et de relations commerciales entre la Normandie et la côte occidentale de l'Afrique, conséquences, disait-on, de ces découvertes.

Le premier auteur qui mentionne les voyages des marins de Dieppe à la côte occidentale de l'Afrique, c'est Villaut de Bellefond. Ayant fait un voyage à la côte de Guinée dans les années 1666 et 1667, il en publia une relation qu'il dédia à Colbert. Cet auteur rapporte qu'antérieurement à l'année 1364 des expéditions de commerce avaient été entreprises en Normandie vers la côte occidentale de l'Afrique, et que, dans cette année même, « les marchands de Rouen se joignirent à ceux de Dieppe, et expédièrent pour la Guinée quatre navires au lieu de deux. » Villaut avance ce fait sans citer aucune autorité à l'appui. En 1671, le sieur d'Elbée publia une relation du voyage qu'il fit dans les années 1669 et 1670 aux îles de la côte de Guinée. Il y répète l'histoire de Villaut; mais de garants, il n'en apporte aucun. Manesson-Mallet qui publia, l'an 1683, une « Description de l'Univers, » reproduit cette assertion, mais d'une manière aussi peu sérieuse. Une description des côtes de Guinée fut publiée à Amsterdam par Dapper, médecin hollandais, en l'année 1686. Cet auteur, parlant de Mina, dit : « Il y a quelques années que les Hollandais, relevant une batterie qu'on appelle *la batterie des Français*, parce que, selon l'opinion des gens du pays, les Français en ont été les maîtres avant les Portugais, on trouva gravés sur une pierre les deux premiers chiffres du nombre treize cent...; mais il fut impossible de distinguer les deux autres... » Le sieur de La Croix, dans sa « Relation universelle de l'Afrique ancienne et moderne, » publiée en l'année 1688, et Masseville, dans son Histoire sommaire de Normandie, publiée à Rouen, l'an 1693, mentionnent les découvertes des marins de Dieppe, mais tous deux citent Manesson-Mallet comme leur autorité. En 1708, Corneille, dans un des articles de son Dictionnaire géographique, répète cette assertion, mais l'article est copié presque mot pour mot sur Villaut. Enfin, en l'année 1728, le père

Labat se présente comme porteur d'un semblant de preuve : il cite pour garant un document des Archives de Dieppe, et ajoute : « L'incendie de Dieppe en 1694 est cause que je ne rapporte pas ici l'acte tout entier ; mais la date et d'autres circonstances qui vont être rapportées sont tirées des Annales manuscrites de Dieppe. » Ces « Annales, » dit-il, « sont chez un N... » Cette même histoire est reproduite dans plusieurs ouvrages ; nous n'en citerons qu'un et encore purement à cause de son caractère officiel, c'est la « Notice statistique des colonies françaises, tome III, publiée à Paris en l'année 1839, par ordre du gouvernement. Qu'il nous suffise de dire que les auteurs de ce rapport n'ont pu produire aucun document contemporain relatif aux relations des compagnies françaises de commerce avec l'Afrique. qui fût d'une date antérieure à l'année 1664, ni aucun traité de commerce avec les rois d'Afrique, qui fût antérieur à l'année 1785. Voilà, nous le croyons, tous les arguments produits en faveur des découvertes des Normands sur la côte occidentale de l'Afrique au XIVe siècle. Quant à l'argument fondé sur l'esprit entreprenant des Normands et sur ce qu'il est possible qu'ils aient fait des découvertes sur la côte de l'Afrique, c'est une raison de nature beaucoup trop conjecturale pour qu'on s'arrête à la peser. Bien plus, elle repose sur une méprise de noms. La dénomination de Normands désignant de hardis aventuriers et des coureurs de mer, ne peut s'appliquer qu'aux bandes de pirates sorties de l'Europe septentrionale, et si l'on veut l'appliquer aux prétendus auteurs de la découverte des côtes occidentales de l'Afrique, elle ne saurait désigner que les habitants de la province française appelée Normandie. Les véritables Normands, mêlés en petit nombre aux habitants de cette province, eurent au XIVe siècle toute autre chose à faire que des voyages de commerce, et le reste de la population de la Normandie n'était pas le moins du monde, en fait de marine, plus entreprenant que les autres populations de la France.

Les preuves apportées en faveur des découvertes effectuées par les Dieppois peuvent être aisément récusées. A l'exception de Dapper et de Labat, toutes les autorités citées ne sont guère que des échos l'une de l'autre. Elles répètent une histoire qui paraît avoir pris naissance en France vers le milieu du XVIIe siècle (car il n'est pas nécessaire de supposer que Villaut l'ait forgée de propos délibéré), à savoir que les Français avaient fondé des établissements sur la côte occidentale de l'Afrique avant les Portugais. Mais, de ce fait, il n'a été apporté aucune preuve écrite qui soit d'une date antérieure à Villaut. L'opinion des gens du pays rapportée par Dapper n'est pas une preuve suffisante pour des événements qui ont dû avoir lieu trois cents ans avant l'époque à laquelle Dapper écrivait. L'histoire de la pierre portant une date gravée, au XIVe siècle, en *chiffres arabes*, est une méprise palpable de gens ignorants. L'assertion du père Labat, qui parle d'un document existant dans les archives de Dieppe antérieurement à l'incendie de 1694, n'est pas soutenable. Masseville, qui a publié son histoire de Normandie un an avant cet incendie et qui répète le conte de Villaut, ne connaît pas ce document. Bien plus, les marchands de Rouen, dit-on, faisaient partie, ainsi que ceux de

Dieppe, de la compagnie qui trafiquait avec l'Afrique au XIVe siècle ; or, les archives de Rouen n'ont pas été brûlées, et cependant il n'y a rien été trouvé encore qui ait trait à des relations commerciales, relations activement entretenues, si l'on en croit Villaut, depuis l'année 1364 jusqu'à l'année 1410. Il y a aussi quelque chose de fort suspect dans la citation que fait Labat d'*Annales manuscrites :* il n'en mentionne pas la date, et il les donne comme étant en la possession d'*un N*... Il serait difficile de trouver un tissu de preuves plus dénué de valeur dans les annales de l'imposture ou de l'erreur.

En matière de preuve, il est contre les vrais principes d'assigner un homme pour prouver ce qui n'est pas. Le vicomte de Santarem eût pu se contenter de montrer qu'à tous ceux qui soutiennent la réalité des découvertes des Dieppois il n'est qu'une réponse à faire : il n'y a pas lieu à suivre, comme on dit en justice. Mais il va plus loin ; il construit un corps, un savant système de preuves empruntées aux auteurs arabes et aux voyageurs, cosmographes, et auteurs de cartes de toutes les nations de l'Europe ; il nous les fait passer en revue depuis une époque antérieure de beaucoup aux premières découvertes des Portugais jusqu'aux dernières années qui précédèrent la publication de Villaut, et montre que les Portugais furent les premiers qui explorèrent la côte occidentale de l'Afrique au sud du cap Bojador, et qui lui donnèrent des noms. La partie la plus curieuse de cette section des recherches est celle qui offre le concert unanime des historiens, cosmographes et auteurs de cartes françaises antérieures à Villaut, à témoigner de la priorité des découvertes des Portugais. Mais pour les détails nous devons renvoyer le lecteur à l'ouvrage même.

En détruisant une erreur qui s'était introduite dans le domaine historique de la géographie, le vicomte de Santarem a rendu un véritable service. Il a montré que l'histoire des découvertes des Dieppois sur les côtes occidentales de l'Afrique n'ont rien à faire ici. Et quand bien même on viendrait à découvrir par la suite que les marins de Dieppe ont en effet visité cette côte en l'année 1364 ou vers ce temps, il n'en reste pas moins constaté que leur voyage n'ajouta rien aux connaissances géographiques de l'Europe ; qu'il n'en est demeuré aucune trace dans la nomenclature géographique. Ce voyage n'a pas même autant d'importance que l'*ignis fatuus*, cette légende des Zeni qui, du moins, mit pendant quelque temps le trouble et la confusion dans la nomenclature géographique de l'Europe. Le voyage des Dieppois, en supposant qu'il ait eu lieu, n'a pas même introduit d'erreurs dans la géographie ; il a passé comme un oiseau dans l'air sans laisser de trace après lui. L'histoire de cette course, si tant est qu'elle fut jamais faite, doit être rangée parmi les récits de courses romanesques d'individus isolés, et non pas prendre place dans l'histoire de la géographie.

Après tout cependant, ce qui, à nos yeux, constitue la principale valeur des *Recherches*, c'est l'Atlas de cartes anciennes (pour la plupart inédites) qui l'accompagne ; ce sont les passages semés çà et là qui répandent du jour sur l'histoire de la cartographie. L'Atlas contient des fac-similés en entier ou fragmentaires des cartes suivantes : deux du XIe siècle, une du XIIe, une du XIIIe, sept

du XIVe, neuf du XVe, sept du XVIe et trois du XVIIe. Sur ce nombre, il n'y en a pas moins de seize qui sont publiées pour la première fois. L'Atlas étant subordonné à l'objet principal de l'ouvrage, quelques unes de ces cartes ne sont données qu'en fragment; par là même elles ont moins de valeur comme monuments de l'histoire de l'art; mais cette partie de l'histoire de la géographie est encore si pauvre, que les fragments mêmes sont accueillis avec avidité.

De ces cartes on peut former trois catégories, toutes trois d'un caractère complètement différent. Dans la première nous rangerons les *mappemondes* de figure circulaire, à commencer par celle qui se trouve dans un manuscrit du XIe siècle appartenant à la bibliothèque de Leipsick et en finissant par celle qui est empruntée à un manuscrit de Pomponius Mela appartenant à la bibliothèque de Rheims; sans oublier parmi les autres la célèbre carte de Marino Sanuto. Ces cartes sont destinées à représenter ce que leurs auteurs connaissaient de notre globe; le tracé en est arbitraire et sans aucun rapport nécessaire avec la figure réelle de la terre ou avec les cercles de latitude et de longitude. Les plus lointaines des contrées connues de l'Afrique sont placées à l'endroit où dans nos mappemondes est le pôle sud (austral); les plus reculées des régions connues de l'Europe, placées près du pôle nord (boréal); l'extrémité occidentale de l'Europe et l'extrémité orientale de l'Asie, aux deux bouts du diamètre de l'hémisphère. Telle est la représentation de la terre habitable (ou plus proprement *habitée* οἰκούμενος) qui remonte au temps d'Homère. Les limites du monde connu avaient été grandement reculées depuis cette époque; mais la terre était toujours regardée comme une île immense qu'entourait un grand océan. Les plus anciennes de ces cartes (si elles méritent ce nom) sont fort grossières. Deux lignes parallèles au diamètre Nord et Sud du cercle représentent l'Hellespont et la mer qui baigne les côtes de l'Asie mineure et de la Syrie. Deux lignes parallèles partant de l'ouest pour rejoindre les deux précédentes, représentent le reste de la Méditerranée. Le double cercle qui entoure la carte indique le grand océan. La section orientale du cercle forme l'Asie; la section du nord-ouest, l'Europe; la section du sud-ouest, l'Afrique. A l'est est placé le *Paradis*; et les noms des principaux états et empires sont inscrits avec un mépris égal de la chronologie et de leur situation respective. Quelquefois on a essayé de déterminer la position de Troie, de Jérusalem, de Rome, de Constantinople, etc, en dessinant une muraille de ville. A mesure qu'on se rapproche de notre époque, les lignes droites se transforment peu à peu en courbes irrégulières destinées à représenter la configuration des côtes, et la carte de Sanuto ainsi que celle du manuscrit de Pomponius Mela de Rheims témoignent de connaissances géographiques assez étendues et quelquefois exactes. Mais le choix d'une configuration arbitraire dans le tracé imposait aux auteurs l'obligation de changer la position relative de pays éloignés les uns des autres, pour les faire entrer dans la forme du tracé, c'est ce qui fait que la meilleure de ces cartes n'a pas comparativement une grande valeur.

Pour les cartes de la seconde catégorie, on peut en considérer comme specimen, celle qui se trouve parmi les manuscrits cottoniens du Musée britannique, et qui passe pour être du XIe siècle, le planisphère de Cecco d'Ascoli, et enfin la carte d'Afrique de l'édition de Ptolémée publiée à Rome l'an 1508. Dans le tracé de la carte de la bibliothèque cottonienne, l'auteur paraît avoir eu égard à la position relative des parallèles et des méridiens, ou du moins des climats. Le planisphère de Cecco d'Ascoli est réellement la représentation d'un hémisphère : l'Europe, l'Asie et l'Afrique dont le tracé, dans les cartes de la première catégorie, remplit la totalité du cercle, sont indiquées ici avec assez d'exactitude de manière à ce que chacun de ces continents occupe sa véritable place au nord de l'équateur. Le dernier spécimen dont nous venons de parler est une section d'hémisphère étendue sur une surface plane, comme il est encore d'usage de le faire. Les cartes de la première catégorie ne sont guère que des curiosités, tandis que dans celles de la seconde on peut constater le progrès des sciences géographiques pendant le moyen âge.

Pour la géographie positive et pratique, la troisième catégorie est d'une valeur infiniment plus grande que les deux précédentes. Voici un passage d'Ibn Khaldun cité par le vicomte de Santarem, et dans lequel il est question de ces cartes.

« Ces îles (les Canaries) furent découvertes par hasard, parce que les navires ne naviguent dans cette mer que poussés par l'action et la violence des vents; mais les deux pays qui se trouvent placés aux deux bords de la Méditerranée (l'Europe et l'Afrique) sont parfaitement connus et se trouvent *dessinées sur des plans et sur des feuilles de papier* avec la forme qu'ils ont réellement; les *rhumbs* des vents s'y trouvent aussi marqués : ces plans ou papiers se nomment Alkambas. Ils (les marins) se règlent sur ces cartes pour effectuer leurs voyages; mais il n'existe rien de semblable pour la mer Atlantique; voilà pourquoi les navires n'osent s'aventurer dans cette mer, parce que, en perdant de vue la côte, ils ne sauraient comment se diriger pour le retour (p. 100). »

Ibn Khaldun parle de ces cartes marines comme d'une chose qui n'était pas nouvelle de son temps (1332-1406). Le spécimen des plus anciennes est donné dans l'atlas du vicomte de Santarem; on y trouve : la carte de Pizzigani de 1367, la carte catalane de la Bibliothèque royale à Paris, de 1375, et celle de l'Atlas, manuscrit de la bibliothèque Pinelli de 1384-1400. On peut penser que des cartes telles que celles-ci, dressées pour l'usage des navigateurs, ont dû l'être avec une exactitude plus minutieuse que celles des géographes purement spéculatifs. Les auteurs devaient être constamment avertis des erreurs qu'ils pouvaient commettre, en se reportant aux bases qu'ils avaient établies. L'introduction de ces cartes dans l'usage commun a fait époque en géographie : depuis ce temps on a apporté plus de soin et de précision dans le dessin des tracés et du moins dans l'indication des positions relatives des côtes maritimes. La grande difficulté qui s'opposait à ce qu'on traçât la route au commun des voyageurs, vient de l'absence de bases; depuis l'introduction des *alkambas*, les marins d'abord, puis plus tard les voyageurs par terre ont adopté l'usage

de noter la direction de leur route aussi bien que les distances parcourues. Cela a donné à la géographie une clarté et une liaison qui jusque-là lui avaient manqué.

Les cartes de la troisième catégorie représentant la côte occidentale de l'Afrique, sont reproduites dans l'Atlas du vicomte de Santarem, de manière à présenter l'histoire de la géographie de cette côte. Des recherches de M. Cooley et du vicomte, il résulte qu'avant qu'on eût doublé le cap Bojador, la côte occidentale de l'Afrique n'était que vaguement connue des Arabes et des Berbers jusqu'à l'embouchure du Sénégal. Aucun navigateur n'avait exploré cette côte, car le naufrage qui pousse accidentellement Ibn Fathuma, selon toute apparence, dans le voisinage d'Arguim, ne peut être compté comme une navigation. Nous ne commençons à connaître la côte occidentale de l'Afrique au sud du cap Bojador qu'au moment des découvertes des Portugais et les progrès qu'ont faits ces connaissances sont fidèlement retracés dans ces cartes Les plus importantes sont : la carte d'Andrea Bianco, 1436 ; celle de Gabriel Valsequa, 1439; de Fra Mauro, 1460-1470; celles de Gracioso Benincasa d'Ancône, 1467 et 1471; la carte du Juan de la Cosa (le pilote de Colomb), 1500 ; celle de Diego Ribero, 1529 ; de Jacques de Vaulx, 1533 ; de Joam Martines, 1567; de Guillaume Levasseur de Dieppe, 1601 ; de Dupont de Dieppe, 1625; et de Jean Guerard, 1631. Une considération a déterminé ce choix, c'est que les auteurs de ces cartes (Espagnols, Italiens et Français) ne pouvaient être soupçonnés de partialité en faveur des Portugais, et que la nomenclature de ces cartes copiée sur celle des cartes portugaises, devenait une preuve de la priorité des découvertes portugaises. Cela n'ajoute rien à la valeur des cartes comme monuments historiques, mais si l'on considère le rang des auteurs, cela n'en ôte rien non plus. Les matériaux fournis à l'histoire de la géographie de l'Afrique commencent là où s'arrêtent ceux que M. Cooley avait réunis dans ses recherches, et ils nous conduisent jusqu'au XVIIe siècle. Ils donnent au tracé du continent africain un caractère de vérité et de précision inconnu jusqu'alors. Lorsque M. Cooley ou tout autre écrivain marchant sur ses traces aura fait pour Léon l'Africain, pour Marmol et autres, ce qui a été fait pour El Bekri et Ibn Batutak, le résultat de ces travaux combinés avec ceux du vicomte de Santarem conduira l'histoire de la géographie de l'Afrique occidentale jusqu'à l'epoque à laquelle commence les tentatives des Européens pour explorer l'intérieur. Aussi est-ce pour cette raison que nous attachons plus de prix au résultat indirect des Recherches du vicomte de Santarem, qu'au résultat direct qui en ressort.

L'ouvrage dont nous nous occupons montre de quelle importance serait la publication de toutes les anciennes cartes auxquelles on reconnaîtrait un caractère d'authenticité suffisant; mais cette analyse déjà très étendue nous oblige à réserver pour une autre occasion nos observations à ce sujet.

EXTRAIT

DU FEUILLETON DE LA QUOTIDIENNE DU 16 FÉVRIER 1843, N° 47.

—

VOYAGES.

Recherches sur la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique, au delà du cap Bojador, et sur les progrès de la science géographique, après les navigations des Portugais, au XVe siècle, par M. le vicomte de Santarem, de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, correspondant de l'Institut de France et des Sociétés géographiques de Londres et de Paris, etc. Un vol. in-8°, accompagné d'un atlas composé de mappemondes et de cartes pour la plupart inédites. Paris, 1842.

—

Aujourd'hui on fait plus de livres que d'études; on écrit beaucoup et on réfléchit peu; on se hâte d'arriver à l'impression, comptant d'une part sur l'indifférence du public, et de l'autre sur de bienveillantes critiques qui doivent donner le change sur le mérite de l'auteur et du livre. Il y a cependant des exceptions à ces mœurs scientifiques et littéraires. Il y a encore des gens studieux et consciencieux qui aiment la science pour elle-même, pour le bien qu'elle produit, et qui ne recherchent pas le bruit éphémère que quelques complaisants font autour d'un livre à son apparition et qui est d'autant plus fort qu'il est moins mérité. L'ouvrage que nous avons sous les yeux est un spécimen remarquable de patience, de sagacité, de critique intelligente et de vaste érudition. M. le vicomte de Santarem, dans le problème qu'il a pris à tâche de résoudre, a apporté une telle surabondance de preuves, de démonstrations si évidentes et si lumineuses qu'il n'y a plus moyen d'élever de doutes sur l'origine des découvertes géographiques faites sur la côte d'Afrique, au delà du cap Bojador. Quoique la dissertation de M. de Santarem enlève à nos marins une découverte qui leur a été attribuée à différentes époques, cela ne nous empêche pas de rendre hommage à la vérité, et de propager les opinions de ce savant auteur en ce qui concerne les voyages des Portugais au delà du cap Bojador. Assez de gloire, ainsi que le dit M. de Santarem lui-même, reste encore aux navigateurs normands pour leurs entreprises maritimes antérieures et postérieures au XIIe siècle. Ils ont occupé successivement l'Islande et la Neustrie, fait des incur-

sions en Italie, conquis la Pouille sur les Grecs, inscrits leurs caractères runiques jusques sur les flancs d'un des lions que Morosini enleva au Pirée d'Athènes pour orner l'arsenal de Venise; ils ont conquis l'Angleterre et ont enfin fondé un royaume à Naples et en Sicile. Tout cela suffit à leur gloire, et ils n'ont pas besoin de disputer aux autres nations leurs découvertes maritimes.

Villaut de Bellefonds, voyageur français de la dernière moitié du XVIIe siècle, réclame pour les marins de Dieppe les découvertes effectuées en Guinée, au XIVe siècle. C'est cette prétention reproduite, d'après Villaut, par un très grand uombre d'auteurs, sans preuve aucune, que M. le vicomte de Santarem s'attache à réfuter spécialement dans son ouvrage. Il s'est appuyé constamment sur le témoignage des auteurs contemporains; il n'a pas seulement cité les Mémoires portugais, mais encore tous les historiens et voyageurs étrangers des mêmes époques; il les a rapprochés des cartes géographiques et historiques du temps. Celles-ci ont surtout donné lieu à des preuves et à des démonstrations concluantes, et c'est peut-être pour la première fois qu'on a exécuté une publication de ce genre, c'est-à-dire une série de cartes inédites à partir d'une époque antérieure aux grandes découvertes du XVe siècle jusqu'à la première moitié du XVIIe. La discussion sur les cartes commence à l'époque des cosmographes, époque qui va de Marco Polo à Fra Mauro au XVe siècle. Pour l'Atlas, l'auteur a fait choix de cartes datées, ou bien de celles dont la date pouvait se fixer par les calendriers qu'on y remarque; elles sont classées par ordre chronologique afin que le lecteur puisse voir les progrès des découvertes. Le travail de M. de Santarem est, comme nous l'avons déjà fait remarquer, plus spécialement consacré à l'Afrique; cependant il a donné dix mappemondes qui, appartenant au moyen-âge et étant ainsi antérieures aux découvertes des Portugais, attestent l'état imparfait des connaissances qu'on avait sur le globe avant les découvertes effectuées au XVe siècle sous les auspices du prince Henry de Portugal. Parmi les cartes les plus précieuses de l'Atlas, il faut compter une des cartes d'Afrique, du Portulan de la célèbre bibliothèque Pinelli; la carte de Weimar, de 1424; celle du fameux Juan de la Cosa, qui accompagna Colomb dans son voyage de 1493, et celles de 1527 et celles de 1529, du célèbre cosmographe espagnol Diégo Ribero, qui se trouve également à Weimar. Il y a ensuite la curieuse et importante carte de Benincasa, de 1471, qui se conserve à la bibliothèque du Vatican, et une série de notices puisées dans la bibliothèque de la Minerve, dans les Angelica, Alessandrina et Barberine de Rome, ainsi que dans celles de Parme, de Naples, de Florence, de Milan et de Venise. Enfin les archives du Portugal ont aussi fourni leur contingent à ce vaste et intéressant travail.

M. de Santarem ne s'est pas borné à l'examen des documents que nous venons de citer; il s'est donné la peine de réunir des passages tirés des ouvrages des cosmographes et des savants chrétiens et arabes, à partir du Ve siècle jusqu'au XVe, pour établir : 1° qu'au moyen-âge on ne connaissait pas le prolongement, le vrai contour de l'Afrique ni des côtes occidentales et méridionales de ce vaste continent au delà du cap Bojador, avant les

découvertes effectuées des Portugais; 2° qu'on croyait que la zône torride était inhabitée, et les cosmographes européens n'ont réellement su que cette partie de la terre était habitée qu'après les découvertes des Portugais. Tous ces passages sont discutés, un à un, avec une remarquable lucidité. Il n'est point possible de suivre l'auteur dans les détails de cette critique serrée, cependant nous nous arrêterons sur quelques points qui pourront donner une idée du soin apporté dans ce travail.

Après avoir analysé les relations d'Ibn-Fathima et établi une comparaison entre ces relations et les récits d'Azurara et de Cadamosto (XVe siècle) et avec celui du père Labat, il ne reste plus de doute à l'auteur sur l'endroit où le voyageur arabe est parvenu et qui est indubitablement le golfe d'Arguim. Mais les nations d'Europe n'ont point connu le voyage d'Ibn-Fathima, ni les pays situés sur la côte occidentale d'Afrique, au delà du cap Bojador, par l'expérience de leurs marins, avant le passage dudit cap, par Gil Eannes, en 1433-1434. Le voyage d'Ibn-Fathima offre les particularités suivantes : Il s'embarque à Noul, c'est-à-dire en deçà du cap Bojador, sans avoir même le projet de passer la limite où les Arabes même s'arrêtaient. Il fallut faire naufrage et perdre le chemin pour aller, comme il le dit, à la découverte, parce qu'on ne savait pas où on était. Ils naviguent donc après leur naufrage au hasard, ils vont jusqu'au cap Blanc et rentrent dans le golfe d'Arguim, où ils s'arrêtent et d'où ils rebroussent chemin par terre. Il n'y a dans ce fait qu'un voyage arabe fortuit, de pur hasard, et qui n'augmente même pas les connaissances des Arabes, car Bakoui et Ibn-Khaldoun n'en ont pas parlé, et Aboulféda, tout en ayant connaissance du manuscrit dans lequel se trouve le récit, n'en a pas fait mention dans son célèbre livre de géographique.

Or, si le voyage d'Ibn-Fathima n'a point reculé les limites des connaissances géographiques des Arabes du XIVe et du XVe siècle, ce voyage n'a rien servi aux Européens. Les cosmographes de cette partie du globe continuèrent à rester dans la même ignorance sur la côte occidentale de l'Afrique, et les cartographes n'ont marqué la côte, depuis le Bojador jusqu'à Arguim, qu'après les découvertes réelles faites par les Portugais et d'après les cartes portugaises.

Abordons maintenant le nœud de la question. Il nous semble résulter jusqu'à l'évidence des chapitres X et XI de l'ouvrage de M. de Santarem, et d'après les cartes historiques et géographiques du XIVe et du XVe siècle, antérieures au passage du cap Bojador par Gil Eannes, que la côte occidentale de l'Afrique, au delà dudit cap, était absolument inconnue aux cosmographes; que les cartes historico-géographiques, postérieures au passage du cap Bojador, par les Portugais en 1434, démontrent que ce ne fut qu'après cette époque que les cosmographes des autres nations commencèrent à ajouter à leurs cartes le tracé de la côte occidentale de l'Afrique, et à adopter, en général, la nomenclature hydro-géographique portugaise, copiée des cartes marines portugaises. Voilà pour la démonstration générale. Venons-en aux assistants de Villaut de Bellefonds et à ceux qui adoptèrent ses opinions, et qui disent avec lui que le nom de *Petit-Dieppe* a été donné à un point voisin du Rio dos Cestos par les Normands dans le XIVe siècle.

La plus ancienne carte française inédite de l'Afrique, que l'auteur a pu découvrir, date du temps de François Ier, et se trouve dans un traité de cosmographie portant ce titre : *Les Premières œuvres de Jacques Vaulx, pilote pour le roi en la marine.* Ce manuscrit est de 1533 et compte cinq cartes supérieurement enluminées ; la côte d'Afrique s'y trouve dessinée et tous ses divers points désignés par des noms portugais. Ce traité de cosmographie est accompagné d'une mappemonde ; dans la partie de l'Afrique tous les noms sont de même en portugais. Ceux de *Petit-Dieppe* et de *Petit-Paris* ne se trouvent dans aucune de ces cinq cartes ; ce qui est une preuve convaincante que ces dénominations et les établissements qu'elles designent étaient inconnus à l'époque où cet habile cosmographe du roi composa ses cartes, et qu'il n'existait aucune tradition touchant leur fondation. Dans la mappemonde de Pomponius Mela avec les commentaires de Vadianus, de 1540, bien qu'imprimée à Paris, toute la nomenclature de la côte occidentale de l'Afrique est portugaise, et le nom du *Petit-Dieppe* ne s'y trouve pas. Dans la carte de l'Afrique de l'atlas inédit de Jean Rots, de Dieppe (1542), qui se compose de dix-huit grandes feuilles de parchemins enluminées, on ne voit sur la côte d'Afrique d'autre nomenclature hydro-géographique que celle des Portugais ; le *Petit-Dieppe* et le *Sestro-Paris* ne s'y trouvent point. Dans un autre atlas dessiné à Dieppe, en 1547, par Nicolas Valard de la même ville, composé de quinze cartes hydro-géographiques, toute la nomenclature de la côte occidentale de l'Afrique est portugaise. Les mêmes particularités, c'est-à-dire la nomenclature portugaise et l'absence des noms de *Petit-Dieppe* et de *Sestro-Paris* se remarquent dans les cartes de l'atlas inédit de Guillaume le Testu (1555) ; dans l'Afrique de Jean Temporal, ou plutôt dans la traduction de Léon l'Africain, publiée à Lyon en 1556 ; dans la carte d'Afrique gravée qui accompagne la cosmographie de *Belle-Forest* de 1575 ; dans la carte inédite en parchemin, datée du 16 juillet 1601 et faite à Dieppe, par Guillaume Levasseur. Dans cette carte, tous les noms sont portugais, et il n'y a d'altérés que ceux que le cosmographe normand voulut rendre en français. On n'y voit point ceux de *Petit-Dieppe* et le *Sestro-Paris ;* au contraire, le pavillon portugais flotte sur Saint-Georges da Mina ; le nom Rio dos Cestos se trouve écrit avec de l'encre rouge. Dans une autre carte d'Afrique en parchemin, faite par Pierre de Vaulx, pilote géographique pour le roi, l'an 1613, ainsi que dans une carte manuscrite faite en 1625, par Dupont de Dieppe, tous les noms sont portugais, et l'on n'y fait mention ni du *Petit-Dieppe* ni du *Petit-Paris.*

Ce n'est que dans une carte d'Afrique en parchemin, faite en 1631, par Jean Guérard, qu'on rencontre le nom de *Rufisque*, et pour la première fois celui de *Petit-Dieppe*, quoique tout le long de la côte occidentale de l'Afrique, la nomenclature soit portugaise ou en partie traduite de cette langue en français. Si donc, comme on vient de le voir, dans toutes les cartes d'Afrique de toutes les nations de l'Europe, sans en excepter même celles qu'ont tracées les cosmographes français dans le courant du XVIe siècle, les éléments de la nomenclature géographique que l'on a employés sont ceux des cartes portugaises du XVe siècle, et si, même dans celles des cos-

nographes de Dieppe, on ne trouve point l'indication de *Petit-Dieppe*, et si ce nom ne paraît pour la première fois que dans la carte de Guérard de 1631, il est évident que cette dénomination ne fut donnée au point contigu au *Rio dos Cestos* qu'après l'établissement de la compagnie des marins de Dieppe et de Rouen fondée en 1626, c'est-à-dire un an après la carte de Dupont. Cela est d'autant plus admissible que cette compagnie déploya une grande activité, et obtint de beaux bénéfices depuis cette année, jusqu'en 1664, administrant ses factoreries d'Afrique par des directeurs de son choix, et pourvoyant aux moyens de défense sans l'intervention du gouvernement.

Le silence des chroniques normandes du XIVe et du XVe siècle ajoute à l'autorité des cartes pour infirmer les assertions de Villaut, relatives à l'autorité des communications des Normands avec les peuples de la côte occidentale de l'Afrique. En effet, Froissard n'en parle pas. Les grandes chroniques de Saint-Denis gardent le même silence, tandis qu'elles rapportent minutieusement tous les événements du règne de Charles V. Il en est de même des anciennes chroniques normandes imprimées à Paris, par Jehan Saint-Denis, et d'une autre chronique publiée à Rouen, par Richard Macé.

Nous ne suivrons pas davantage M. de Santarem dans ses recherches qu'il pousse beaucoup plus loin encore, car la question nous paraît suffisamment éclaircie. Après avoir vidé le débat entre les Français et le Portugal, M. de Santarem se livre à d'autres investigations. Il prouve que le Portugal, après avoir fait connaître à l'Europe la côte occidentale de l'Afrique au delà du cap Bojador, fournit aux autres nations et aux Normands eux-mêmes, jusque dans le XVIe siècle, des pilotes pour les conduire à ces contrées lointaines. Il fait bien voir que depuis la fondation de la ville et de la forteresse de Saint-Georges da Mina, jusque presque à la fin du XVe siècle, aucun document n'indique que ces parages aient été fréquentés par les autres nations de l'Europe. Il montre que ce fut à l'occasion de la guerre entre l'empereur Charles-Quint et François Ier, que l'idée d'une expédition pour la côte de Guinée vint pour la première fois à l'esprit de quelques armateurs français. Sous prétexte que la cour de Portugal fournissait de l'argent et de la poudre à l'empereur, quelques corsaires français capturèrent, dans les parages des Açores, plusieurs navires, parmi lesquels se trouvèrent deux caravelles da Mina. Les corsaires ayant probablement trouvé à bord de ces caravelles des cartes marines et d'importants renseignements sur les conquêtes d'Afrique et sur les grands bénéfices que les Portugais en retiraient, leur ambition dut être stimulée, et ils conçurent le projet d'armer quelques vaisseaux pour aller explorer ces pays. Le fait de cette capture se trouve établi dans les instructions données par le roi Jean III à son ambassadeur près la cour de France, le 5 et le 18 février 1522. Les derniers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à l'examen critique des voyages des Anglais et des Hollandais en Guinée, à la tentative du Catalan Jacques Ferrer, en 1346, d'aller à un fleuve nommé Rio do Oiro, et enfin à l'expédition des Génois Theodisio Doria et Vivaldi, au XIIIe siècle.

Au premier abord on pourrait croire que le travail de M. de

Santarem n'est qu'une simple monographie destinée à éclaircir un point secondaire de l'histoire de la géographie. Mais après l'avoir lu, on trouve que c'est un important contingent apporté à l'histoire de la géographie du moyen-âge, et que les recherches de l'auteur ont une étendue qui leur assigne une place très importante dans les études de cet ordre. Quoique les conclusions du livre de M. de Santarem ne soient pas favorables aux prétentions de quelques uns de nos historiens, nous avons cependant dû les adopter dans le double intérêt de la vérité et de la science. C'est là le devoir de toute critique saine, impartiale et éclairée. La part qui reste à nos navigateurs est encore assez belle.

EXTRAIT

DU FEUILLETON DU NATIONAL DU 16 SEPTEMBRE 1843.

VOYAGES

SUR LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE.

Navigation des Portugais.

Le livre que nous avons sous les yeux (1) a été inspiré par une pensée toute patriotique, et il a le bonheur d'avoir atteint le but que se proposait l'auteur.

Il s'agissait de prouver que les côtes occidentales de l'Afrique, à partir du cap Bojador jusqu'au cap de Bonne-Espérance, avaient été découvertes par les navigateurs portugais. Pour développer cette thèse, qui a une véritable importance au point de vue scientifique, M. de Santarem a été, en quelque sorte, obligé de tracer le tableau des connaissances géographiques au moyen-âge. Ce ta-

(1) *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique au delà du cap Bojador, et sur les progrès de la science géographique après les navigations des Portugais au XVe siècle;* par le vicomte de Santarem. (Un volume in-8°, avec atlas. — A la librairie de veuve Dondey-Dupré, rue des Pyramides, 8.)

bleau est plein d'intérêt pour les profanes comme pour les érudits ; pour les premiers, parce qu'il leur révèle des faits très curieux ; pour les seconds, parce qu'il résume une multitude de notions jusqu'à présent éparses dans de nombreux in-folios.

L'histoire de la géographie, à partir des temps authentiques les plus reculés, n'est possible qu'à la condition de négliger les détails et de se borner à signaler les résultats successifs considérés par groupes ou par masses. C'est dire qu'elle est fort difficile, et réduite à rester, en dépit de tous les efforts, à l'état d'ébauche. Toutefois, telle qu'elle se présente à l'esprit, et malgré ses innombrables lacunes, elle intéresse par l'étrangeté de ses incidents, par l'irrégularité de sa marche et les faits curieux dont elle est semée.

Tout le monde connaît les idées générales des anciens sur la cosmographie. Les historiens et les géographes les plus savants de la Grèce et de Rome divisaient le globe en cinq zônes, dont deux glaciales et situées auprès des pôles, une brûlée par le soleil et s'étendant le long de la ligne équinoxiale, les deux autres tempérées et occupant le reste du monde. Celles-ci étaient, croyait-on, les seules habitables. Quant à la zône torride, non seulement on la supposait condamnée, par suite de son climat embrasé, à une solitude éternelle, mais encore on se persuadait qu'elle était un invincible obstacle à l'exploration des contrées situées au delà de l'équateur. Pour ce qui est de la forme du monde, on en faisait un quadrilatère ayant, de l'ouest à l'est, une largeur double de sa largeur du nord au sud ; d'où sont venues les dénominations de *longitude* et de *latitude*.

Un fait digne de remarque, c'est que les anciens supposaient dans l'hémisphère sud l'existence d'un continent habité par ce qu'ils appelaient les *Antichtones*, et plaçaient une ou plusieurs grandes terres dans l'Océan occidental ou atlantique. On peut donc dire qu'ils eurent l'idée, vague il est vrai, du continent américaicain et de l'Océanie. De cette idée naquirent des erreurs que les modernes adoptèrent sans examen. Indépendamment de l'Atlantide de Platon, qui a vainement exercé la sagacité des savants de toutes les époques, la croyance aux terres australes s'est maintenue, même après la découverte de la Nouvelle-Hollande ; car on vit un des successeurs de notre célèbre Danville, un des meilleurs géographes de notre pays, placer sur ses cartes, il y a à peine soixante-dix ans, deux immenses continents autres que la Nouvelle-Hollande, et tout-à fait fantastiques.

D'après les écrits de Moïse, les Egyptiens, environ dix-neuf siècles avant Jésus-Christ, ne connaissaient que l'Egypte, les déserts qui l'avoisinent, l'Arabie, la Syrie, la Perse occidentale, l'Asie-Mineure, les îles de l'Archipel et la Grèce.

Homère, qui écrivait dix siècles avant l'ère chrétienne, paraît avoir connu en détail la Grèce, l'Archipel, l'île de Crète et la côte d'Asie que baigne la Méditerranée. Il avait beaucoup voyagé ; mais ses œuvres attestent que, de son temps, les notions géographiques des Grecs étaient bien plus bornées que celles des Egyptiens au temps de Moïse. En effet, au Sud, les Grecs, à l'époque en question, ne connaissaient que la vallée du Nil et la partie du

littoral de l'Afrique qui s'étend à l'ouest jusqu'au cap Bon, où meurt la chaîne de l'Atlas; à l'est, le monde ne s'étendait pas pour eux au delà du désert situé entre la Syrie, l'Asie-Mineure, la Mésopotamie et la Perse. Enfin, ce qui semblera surprenant, les Grecs, au temps d'Homère, n'avaient qu'une idée très confuse de la mer Adriatique, de la Sicile et de la partie sud de l'Italie. Le reste de la Péninsule italique leur était totalement inconnu.

Les Grecs des temps antérieurs admettaient l'existence de peuples habitant les pays situés derrière les lieux où se lève le soleil et ceux où il se couche. Ils se figuraient ces nations constamment plongées dans les ténèbres, et les nommaient *Cimmériens*. A mesure qu'ils arrivaient à connaître de nouvelles régions éclairées par le soleil, c'est-à-dire à mesure que les limites du monde connu reculaient, ils transportaient plus loin les Cimmériens et leur ténébreux séjour. On trouve dans l'antiquité des Cimmériens sur les bords de la mer Noire, près du Bosphore de Thrace et en Italie, au levant et au couchant, partout enfin où le monde était supposé se terminer. Les dénominations d'Éthiopiens et d'Hyperboréens servaient aussi à désigner les peuples connus les plus éloignées au nord et au sud. Pour ceux qui croyaient l'Afrique et l'Asie, ou l'Éthiopie et l'Inde, réunies par une terre méridionale, les Éthiopiens étaient limitrophes des Indiens. Virgile et Lucain ont pu, en conséquence, faire descendre le Nil des frontières de l'Inde.

Malgré ses voyages dans les trois parties de l'ancien monde, Hérodote surchargea ses récits de fables et de détails inexacts. Il ne connaissait que de nom l'Arabie, l'Ibérie, le Celtique ou la Gaule, les îles d'Albion et de Cassiterides (îles Sorlingues).

Les conquêtes d'Alexandre donnèrent des notions plus positives et plus étendues sur l'ancien monde. Peu à peu, la géographie devint une science. Eratosthène composa un traité véritable; Hipparque, né cent quarante ans avant Jésus-Christ, jeta les fondements de la géographie astronomique. L'agrandissement de l'empire romain, les trois guerres puniques, celle d'Hlyrie, les luttes contre les Gaulois, les expéditions d'Espagne, la guerre de Macédoine contre Philippe, contribuèrent singulièrement à donner à cette science un caractère plus exact et plus varié. Grâce à ces pérégrinations militaires, Polybe avait pu, cent cinquante ans avant Hipparque, donner une description du monde qui, malgré de nombreuses et grossières erreurs, attestait de grands progrès dans la connaissance du globe. Les nouvelles conquêtes des Romains et de Mithridate-Eupator, les expéditions de César dans les Gaules et dans la Bretagne, permirent de constater l'existence de contrées jusqu'alors ignorées ou mal connues. On sut, par exemple, que l'Irlande n'était pas une contrée fabuleuse, comme l'avaient affirmé les géographes. Possidonius, sachant que la terre n'était pas, comme on l'avait cru, un quadrilatère, avança que le monde habitable avait la forme d'une ellipse très resserrée et pointue aux deux extrémités, comparable, en un mot, à une fronde. Quant à Strabon, quoique venu postérieurement, l'exposé de ses connaissances géographiques prouve que d'énormes erreurs prévalaient encore dans la science. Après la conquête du sud d'Albion

par Agricola, il fallut, pour connaître l'intérieur de la Germanie, que la passion des dames romaines pour le succin ou ambre jaune donnât naissance à un commerce actif avec certaines parties de cette contrée. Un chevalier romain, entrepreneur de jeux publics sous Néron, se rendit par terre sur la côte où l'on recueillait le succin, en rapporta une immense quantité, et donna de nouvelles lumières sur la région qu'il avait parcourue.

Après Pline le naturaliste et Marin de Tyr, apparaît, vers la moitié du IIe siècle de l'ère chrétienne, Ptolémée, qui rectifie les erreurs de ses devanciers et qui dote ses contemporains d'un magnifique ouvrage destiné, chose étrange! à servir de guide aux géographes futurs pendant une période de plusieurs siècles. Aux XVe et XVI siècles, on décrivait encore certaines parties du monde d'après Ptolémée, ce qui montre à quel point la science était demeurée stationnaire. Il en résultait de singulières erreurs : par exemple, des villes que le géographe grec avait placées dans l'Inde, et qui n'existaient plus ou qu'on ne retrouvait pas, furent transportées à 3,600 lieues plus à l'est sur la côte ouest de l'Amérique, dont, bien entendu, Ptolémée n'avait même pas soupçonné l'existence.

L'invasion de l'empire romain par les peuples du Nord, l'anarchie générale qui s'ensuivit, l'établissement du christianisme, qui proscrivit les livres étrangers aux choses saintes, firent rétrograder la science géographique. En Italie, en France, en Espagne, en un mot, dans tous les pays où la civilisation commençait à poindre, on émit, pendant plusieurs siècles, les idées les plus bizarres sur la cosmographie et la géographie. Pour juger de l'ignorance de ces temps, relativement modernes, il suffit de jeter les yeux sur les mappemondes dont le magnifique atlas de M. de Santarem nous offre les *fac-simile*. Dans toutes, sans exception, on voit la terre entourée circulairement par la mer, et divisée en trois parties, dont une, l'Asie, aussi grande à elle seule que les deux autres. L'Afrique est réunie à l'Asie, et l'Océan-Indien se trouve être ainsi une mer intérieure. A l'Est, on remarque un petit emplacement indiquant le Paradis-Terrestre (*hic est Paradisus*). L'Europe et l'Afrique sont séparées de l'Asie par un canal longitudinal que quelques uns croient être le Nil ; d'autres, l'Hellespont ; d'autres encore, la mer des Indes. L'Afrique reste le pays des fables et du mystère ; on n'en indique que la partie septentrionale : le reste est inabordable, à cause des torrents de flammes qu'y verse le soleil. Après la découverte des Canaries et du cap Bojador, on voit les géographes dessiner dans une de ces îles des statues colossales brandissant des massues formidables, pour avertir les navigateurs qu'on ne peut aller au delà, et que les colonnes d'Hercule ne peuvent être portées plus loin. Le géographe Cosmas, écrivain du VIe siècle, dit que la terre est une surface plane, un parallélogramme entouré des eaux de la mer et découpé par quatre golfes, qui sont : la mer Caspienne, les golfe Arabique et Persique et la Méditerranée ; au delà de l'Océan, des quatre côtés du continent intérieur qui représente le tabernacle de Moïse, le géographe place une autre terre, qui n'est autre chose que le Paradis.

Deux siècles plus tard, le célèbre florentin Brunetto Latini disait encore que la terre était entourée par l'Océan ; il faisait com-

mencer l'Asie au Nil et au Tigre *qui est en Egypte;* il parlait de grands lacs souterrains; il croyait que le Nil coulait sous terre dans certains endroits et reparaissait sur les limites de l'Ethiopie, où il formait une autre rivière nommée *Tigride*, laquelle séparait l'Afrique de l'Asie; il ajoutait que ce même fleuve débouchait par sept branches ou embouchures dans la mer d'Egypte, d'où sortait le *Fleuve de l'Or*, qui baignait tout ce pays; enfin il admettait, comme tous ses devanciers, que les terres méridionales étaient inhabitables à *cause de la grande chaleur du soleil.* En France, sous le règne de Charles V, c'est-à-dire au XIVe siècle, un cosmographe dressait encore une mappemonde suivant les anciennes idées, et se conformait à l'opinion du voyageur Mandeville, qui dit : « A l'extrémité du monde connu, dans l'endroit le plus élevé de la terre entière, et entourée d'une forte muraille, est l'enceinte continue du Paradis, couverte de feuillage. »

Un rayon de lumière parut à l'Orient. Les Arabes, régénérés par une législation nouvelle et par leurs brillantes conquêtes, se livrèrent à l'étude des sciences exactes, et firent faire quelques progrès à la géographie astronomique. Mais leur système cosmographique n'était pas moins absurde que celui des anciens : ils divisaient le monde en sept climats, et chaque climat en un certain nombre de régions. Bien que quelques uns de leurs compatriotes eussent fait de longs voyages, et que l'un d'eux même eût poussé ses explorations jusqu'au Djoliba (Niger), et à la région où est située Tombonctou, néanmoins leurs connaissances sur l'Afrique étaient très incomplètes. Ils faisaient toujours de l'Océan indien une mer intérieure, et, quoiqu'ils fussent familiarisés avec l'usage de l'astrolabe et de la boussole, ils n'osaient pas naviguer loin des côtes, ce qui contribua à les maintenir dans l'ignorance. Un des plus savants géographes arabes du XIIe siècle, Edrisi, le même qui composa pour le roi Roger de Sicile ce fameux planisphère en argent qui pesait 800 marcs, avait les plus singulières idées sur la géographie : « La totalité de la population du globe, dit-il, habite la partie septentrionale, les parties du sud sont abandonnées et désertes, à cause de la chaleur des rayons du soleil. Ces régions étant situées dans la partie inférieure de l'orbite de cet astre, il en résulte que les eaux se dessèchent et qu'il y a absence de toute espèce d'être vivants... La mer Océane entoure la moitié du globe sans interruption, comme une zône circulaire, en sorte qu'il n'en apparaît qu'une partie, comme si c'était un œuf plongé dans l'eau, laquelle serait contenue dans une coupe; c'est ainsi que la moitié de la terre est plongée dans la mer. »

Le géographe arabe plaça l'Afrique sous le premier climat : « Ce climat, dit-il, commence à l'ouest de la mer occidentale qu'on appelle la *mer des Ténèbres.* C'est celle au delà de laquelle personne ne voit ce qui existe. Il y a deux îles nommées les *îles Fortunées* (les Canaries), d'où Ptolémée commence à compter les longitudes. On dit qu'il se trouve dans chacune de ces îles un tertre construit en pierre et de cent coudées de haut. Sur chacun d'eux est une statue en bronze qui indique de la main l'espace qui s'étend derrière elle. Les idoles de cette espèce sont, d'après ce qu'on rapporte, au nombre de six. L'une d'entre elles est celle de

Cadix, à l'ouest de l'Andalousie ; personne ne connaît de terre habitable au delà. » Quand il vient à parler de l'Océan Atlantique, Edrisi s'exprime ainsi : Personne ne sait ce qui existe au delà de la mer Ténébreuse; personne n'a pu rien en apprendre de certain, à cause des difficultés qu'opposent à la navigation la profondeur des Ténèbres, la hauteur des vagues, la fréquence des tempêtes, la multiplicité des animaux monstrueux et la violence des vents. Il y a cependant, dans cet Océan, un grand nombre d'îles, soit habitées, soit désertes; mais aucun navigateur ne se hasarde à le traverser ni à gagner la haute mer; on se borne à côtoyer sans perdre de vue le rivage. Les vagues de cette mer, hautes comme des montagnes, bien qu'elles s'agitent et se pressent, restent cependant entières et ne se fendent pas. S'il en était autrement, il serait impossible de les franchir (1). »

Un autre géographe arabe qui a écrit postérieurement, c'est-à-dire au XIVe siècle, partage les erreurs de son prédécesseur. Suivant lui, « la moitié du globe est de l'eau, l'autre moitié de l'argile. »

L'essor des sciences en Orient fut arrêté par la confusion que produisirent dans le monde musulman les conquêtes de Gengiskhan et de Timourlenk (Tamerlan), tandis qu'en Europe l'enthousiasme religieux faisait entreprendre des voyages lointains, essentiellement profitables à la science. Dès l'année 795, des missionnaires chrétiens avaient parcouru l'Islande. Peu à peu les découvertes des Norvégiens, qui, les premiers, abordèrent en Amérique, donnèrent lieu à de nouvelles conceptions géographiques. Les savants, dès les Xe, XIe et XIIe siècles, unissaient ensemble la mer Glaciale, la Baltique, la mer Blanche et la Caspienne. Ils croyaient que toutes les terres septentrionales ne formaient qu'une seule île. Dès lors les Amazones, ces guerrières fameuses dont l'antiquité avait placé le séjour au nord du Caucase, furent reculées jusqu'aux contrées nouvellement découvertes dans le nord de l'Europe. La Scandinavie devint leur berceau et leur résidence.

Les voyages de Carpini, de Rubruquis et d'Ascelin, suivis des courageuses explorations de Marco Polo, le plus illustre voyageur du moyen-âge (XIIIe siècle), agrandirent singulièrement le domaine de la science, en faisant connaître avec exactitude l'intérieur de l'Asie. Mais les idées générales sur la cosmographie et sur les régions prétendues inhabitables de la zône torride, étaient toujours aussi extravagantes.

L'Afrique était encore, pour ainsi dire, inconnue, lorsque les Portugais se mirent en devoir de l'explorer dans sa partie occidentale. Cette nation, animée par la passion des voyages et des découvertes, entreprit de rectifier les erreurs des géographes et de donner un démenti à toute l'antiquité grecque et romaine, ainsi qu'à la science du moyen-âge, en prouvant par une expérience décisive que la zône réputée inhabitable était tout aussi abordable que les régions tempérées. Jusqu'en 1411, les Portugais n'avaient

(1) Edrisi, traduction de M. Jaubert.

jamais dépassé le cap Non, dont la dénomination indique qu'on le regardait comme une borne infranchissable. Une expédition s'organise, et réussit, non seulement à doubler ce promontoire redouté, mais encore à atteindre le cap Bojador. Alors commença pour ce peuple intrépide une série de succès ou plutôt de triomphes qui lui assurait une illustration impérissable. Grâce au prince Henri, dont le zèle éclairé pour la science ne se laissait décourager par aucune entrave, les escadres parties de Lisbonne dépassèrent le cap Bojador, découvrirent le fleuve du Sénégal, reconnurent toute la côte qui s'étend du cap Blanc au cap Vert, abordèrent aux îles qui portent le nom de ce dernier cap, et prirent possession des Açores situées à neuf cents milles du continent africain. Quelques années plus tard, les Portugais franchissaient la ligne équinoxiale et constataient ce fait, jusque-là révoqué en doute, que la zône torride était non seulement habitable, mais encore très peuplée et très fertile; enfin, après de nouvelles explorations dans les royaumes de Bénin et de Congo, ils atteignirent le cap des Tempêtes, sans oser toutefois aller plus loin. Ce ne fut qu'en 1497 que Vasco de Gama doubla le cap de Bonne-Espérance, et aborda dans l'Inde après avoir contourné l'Afrique.

Déjà l'Amérique était découverte; un nouveau monde s'était révélé à l'Europe, et tandis que les Portugais trouvaient une communication plus facile entre l'Occident et l'Asie, les Espagnols préludaient à l'exploitation d'un continent tout entier. Les dernières années du XVe siècle avaient fait ce double présent à la chrétienté.

Le XVIe siècle eut la tâche de consolider et de compléter le grand œuvre. Quel moment solennel pour la vieille société européenne! quel temps que celui où tout un monde étrange et magnifique révélait ses merveilles à des explorateurs audacieux; où le Mexique, le Guatemala et le Pérou étalaient aux yeux des Espagnols stupéfaits les splendeurs de leurs villes impériales, et leur offraient les inépuisables trésors cachés dans les entrailles de leurs montagnes; où Pizarre entreprenait la conquête de l'immense empire des Incas à la tête de soixante-deux cavaliers et de cent deux fantassins! En présence de semblables miracles, quels rêves dorés devaient assaillir les contemporains de Christophe Colomb, de Cortez et d'Alvarado! Jamais les instincts cupides de l'humanité et cet amour des aventures qui caractérisent les nations à demi civilisées ne furent plus énergiquement éveillés que pendant cette période mémorable. Dans ce nouveau champ ouvert à l'ambition et à l'industrie de la race blanche, l'Espagne fut le mieux partagée; quant au Portugal, il ne travailla guère que pour la gloire : tous les diamants du Brésil et toutes les épices de l'Inde ne valaient pas pour ce peuple l'immortel honneur d'avoir montré au reste de l'Europe le chemin des grandes découvertes, et d'avoir résolu quelques uns des plus importants problèmes qui jusque-là eussent arrêté l'essor de la science géographique.

Il fallut encore un long temps pour régulariser et coordonner les nouvelles connaissances acquises à l'ancien monde par la découverte de l'Amérique et le voyage de Vasco de Gama. Telle était encore l'ignorance des plus habiles navigateurs et des géographes à la fin du XVe siècle, que lorsque, dans son troisième voyage,

Christophe Colomb aperçut l'Amérique continentale, les houles violentes et l'agitation de la mer à l'embouchure de l'Orénoque lui firent croire sérieusement qu'il se trouvait dans la partie la plus élevée du globe, et, par conséquent, dans le paradis terrestre. Alexandre ne fut pas plus surpris quand, arrivé aux bouches de l'Indus, il vit la marée monter à une hauteur prodigieuse et battre avec fureur les rives du continent asiatique.

Aux Portugais, nous l'avons dit, revient la gloire d'avoir prouvé que la zône torride était habitée et d'avoir découvert les côtes occidentales de l'Afrique, à partir du cap Bojador. Cependant le fait a été contesté. On a dit, sur la foi d'un certain Villaut de Bellefond, voyageur du XVIIe siècle, que les Normands de Dieppe avaient les premiers découvert la Guinee, où ils avaient fondé des établissements en 1365. Cette assertion a été répétée, et de nos jours elle a trouvé crédit dans quelques ouvrages assez importants.

C'est à la réfutation de cette opinion que M. de Santarem a consacré son livre, récemment publié; et nous devons dire, quoi qu'il en coûte à notre amour-propre national, qu'il a victorieusement combattu les partisans de la découverte normande. Il montre par l'exposé des notions géographiques au moyen-âge, que le prolongement de l'Afrique était complètement ignoré avant les navigations des Portugais; que les motifs et les considérations sur lesquels se fondent ses adversaires ne peuvent résister au plus léger examen; enfin, que la nomenclature des noms de lieux sur la côte africaine est toute portugaise, même dans les cartes françaises. De cette savante démonstration, dont nous ne pouvons donner ici le détail, il résulte clairement, et sans réplique possible, que la priorité des découvertes appartient aux navigateurs portugais. Ce point est désormais parfaitement acquis à la science, et nous ne pensons pas qu'il soit de nouveau contesté.

L'auteur ne se borne pas à une discussion scientifique; il s'appuie aussi sur les cartes du moyen-âge, dont il donne de merveilleux *fac simile*, dessinés et gravés avec un rare talent par M. Bouffard. Rien de plus curieux que ces documents empruntés aux traités de géographie et aux voyages les plus fameux de cette période ténébreuse. Les villes principales du monde, indiquées par des maisons ou des églises grossièrement dessinées; le paradis entouré de son enceinte de feuillage verdoyant; Adam et Ève debout à l'orient du globe; les détails géographiques les plus bizarres; les vents personnifiés dans les divinités consacrées par la fable et assis tout autour de la terre, sur des outres dont ils pressent les flancs rebondis; l'Afrique occidentale se terminant au cap Non, puis au cap Bojador; la célèbre statue des Canaries agitant sa massue au sommet d'une tour, pour empêcher les navigateurs de s'aventurer plus loin; les côtes de ce continent se prolongeant à mesure que les Portugais les visitent; l'Abyssinie avec son Prêtre Jean, coiffé d'une mitre étincelante; les autres royaumes africains désignés par leurs monarques au costume rehaussé d'or et d'argent; toute cette terre si long-temps inconnue, peuplée d'animaux étranges et d'hommes au teint noir; des groupes de girafes et d'éléphants; des camps portugais indiqués par des tentes coloriées; de légères caravelles, splendidement pavoisées, faisant le

tour de ce monde merveilleux; voilà, en quelques lignes, ce qu'on voit sur ces curieuses reproductions des cartes du moyen-âge. Ce sont d'admirables documents pour l'histoire des progrès de la science géographique.

Nous ne pouvons que louer le sentiment patriotique qui a inspiré à M. de Santarem l'idée de cette publication. Plût à Dieu que ce sentiment fût universel en France! Mais l'esprit de patriotisme ne doit pas nous faire déprécier ce qu'ont fait les autres nations. Laissons aux Portugais l'honneur d'avoir découvert une grande partie de l'Afrique et d'autres contrées ignorées avant eux. La France n'a pas à leur porter envie, car les compensations ne lui manquent pas. Et d'ailleurs, le Portugal a trop cruellement expié sa gloire maritime pour qu'on aille le troubler dans le souvenir de ses œuvres les plus éclatantes. Les Anglais, qui n'ont fait aucune découverte importante, se sont chargés d'étouffer sous leur écrasante protection ce peuple de navigateurs intrépides. Ils l'ont condamné à ne plus vivre que dans le passé, à se contenter d'une grandeur rétrospective et à se renfermer dans la réminiscence de l'époque mémorable où Vasco de Gama allait, sur ses fragiles caravelles, affronter les vagues furieuses du cap des Tempêtes.

FRÉDÉRIC LACROIX.

EXTRAIT.

BERLIN-SONNABEND DEN 24 APRIL.

Literarische Zeitung, p. 536, n° 34.

(Traduit de l'allemand.)

Le vicomte de Santarem, qui avait déjà rendu d'aussi grands services à l'histoire des découvertes géographiques des XVe et XVIe siècles par la publication de l'importante chronique de la découverte et de la conquête de la Guinée de Gomes Eannes d'Azurara, ouvrage depuis long-temps regardé comme perdu, et par ses recherches historiques sur Améric Vespuce, vient d'enrichir la littérature géographico-historique d'un ouvrage qui sera toujours pour elle d'une grande valeur, et qui doit être généralement considéré comme une des plus importantes publications des temps modernes. En effet, ces recherches non seulement répandent une nouvelle lumière sur une période des plus remarquables et des plus intéressantes de l'histoire des découvertes géographiques,

mais encore nous font connaître un riche trésor de subsides les plus importants pour l'histoire de la géographie du moyen-âge, et particulièrement pour celle des découvertes géographiques des XIVe et XVe siècles, par la publication des importantes sources, jusqu'à présent inconnues, d'où ont été dérivées des plus récentes et des plus exactes connaissances de ces temps-là ; en sorte que celui qui voudra avoir des notions plus approfondies de la tendance grandiose de cette époque, devra à cet auteur éminent et au gouvernement portugais qui l'encouragea dans ses travaux, beaucoup plus de reconnaissance, par cela même que les notions que jusqu'ici on possédait sur les découvertes et sur les expéditions qui ouvrirent la route vers les Indes, et préparèrent la découverte du nouveau monde, étaient extrêmement incomplètes.

Conséquemment le nouvel ouvrage du vicomte de Santarem doit être réellement placé à côté des deux plus célèbres publications géographico-historiques des temps modernes, c'est à savoir : la « *Collection de los viages y descrubimientos de los Espanoles* » de M. Navarrete, et « l'*Examen critique*» de M. de Humboldt, et ce n'est pas trop dire, si nous affirmons que ce n'est que dorénavant avec le secours de ces trois ouvrages que l'on pourra jeter les fondements d'une véritable histoire de la géographie, du commerce et des découvertes géographiques de cette période de transition du moyen-âge aux temps modernes, et que sans l'étude approfondie de ces trois sources de subsides, personne ne pourra désormais écrire aucune histoire des découvertes géographiques et du commerce de cette période. Cela étant, il est aisé de voir quelle doit être l'opinion qu'on peut avoir des différentes publications de cette nature, que l'on dit accommodées au temps, qui ont paru en Allemagne, dans lesquelles on ne fait aucune mention des ouvrages de M. de Navarrete et de Santarem.

Pour que l'on puisse se faire une idée de l'importance de cet ouvrage, il nous suffira de donner un aperçu sommaire de son contenu, autant que nous le permettra la spécialité de ce journal. Nous ferons observer d'abord que l'ouvrage est essentiellement polémique. En effet, l'auteur a pris pour principal objet de ses investigations de réfuter la prétention des Français déjà maintes fois énoncée, et dernièrement soutenue dans deux ouvrages remarquables (*Recherches sur les voyages des navigateurs normands en Afrique*, et *Notice historique sur le Sénégal et ses dépendances*, *Paris, 1839*) que les Normands, et nommément les habitants de Dieppe, dès le XIVe siècle, et conséquemment bien avant que les Portugais aient visité la côte occidentale d'Afrique au delà du cap Bojador, et y aient fondé des établissements. En réfutant ces assertions, l'auteur nous donne les notices les plus intéressantes sur les découvertes des Portugais. Personne ne pourra lire avec attention ce que l'auteur dit à ce sujet sans reconnaître qu'il a résolu complètement son principal problème, ce que les Français eux-mêmes ont déjà avoué, offrant ainsi le témoignage le plus évident du triomphe de la cause soutenue par le noble vicomte. (Voy. l'analyse de l'ouvrage en question « Nouvelles Annales des voyages, 1843, tom. II, page 231.) Nous allons passer maintenant à l'examen de l'ouvrage d'où il ressortira beaucoup mieux la marche des in-

vestigations. Dans l'introduction (de pag. 1 à CVII), l'auteur, après avoir suffisamment indiqué l'objet de ses recherches, nous fait voir quelles étaient les connaissances qu'on avait dans les temps anciens et dans le moyen-âge au sujet de l'Afrique occidentale ; il nous prouve que les notions les plus exactes qu'on possédait dans ces temps là des côtes maritimes de cette partie du monde, ne passaient pas au delà de la ligne des Canaries ; qu'il est vrai que les Arabes au moyen-âge connaissaient une grande partie de l'Afrique occidentale, mais que les connaissances qu'ils en possédaient, avaient été acquises par des voyages faits par terre et non par mer, et qu'en conséquence celles qu'ils pouvaient avoir de la côte au sud du cap Bojador étaient très imparfaites et incertaines. L'auteur nous donne une preuve de son impartialité dans la notice qu'il nous communique (page LXXX) tirée récemment du manuscrit arabe de la géographie d'Ibn Saïd qui se trouve dans la bibliothèque royale de Paris, d'où il résulte que dans le courant du XIIIe siècle quelques navigateurs arabes qui s'étaient embarqués à Noul-Lamtha (Nun), ayant été détournés de leur route par des vents contraires, doublèrent le cap Bojador et arrivèrent même jusqu'à la baie d'Arguim (au sud du Tropique) d'où ils retournèrent dans leur pays par terre. Ce voyage, pur effet du hasard, et qui ne fut suivi d'aucun résultat par rapport à la côte découverte (puisqu'Alboufeda, qui possédait le manuscrit d'où l'auteur a tiré cette intéressante notice, n'en fait aucune mention dans sa description de l'Afrique), ne peut porter atteinte aux droits que les Portugais ont à la véritable découverte de la côte en question, de même que les voyages des Irlandais aux côtes de l'Amérique du Nord n'a porté atteinte à la gloire de Colomb. Ayant ainsi mis le lecteur peu versé dans les connaissances géographiques du moyen-âge en état de juger par lui-même des investigations qu'il se propose de faire, l'auteur passe à s'en occuper spécialement, et premièrement combattant l'opinion d'un écrivain français moderne, que de ce que les Normands ont ravagé dans le courant du IXe siècle les côtes maritimes de l'Europe depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'au détroit de Gibraltar, et ont également navigué sur la Méditerranée, a conclu qu'ils devaient aussi avoir connu et visité les côtes Atlantiques de l'Afrique, il fait observer que de semblables conjectures ne peuvent porter aucune atteinte à la priorité des découvertes des Portugais, puisque d'après les raisonnements on pourrait, avec beaucoup plus de vraisemblance, affirmer que les habitants de la Péninsule hibérique, les devanciers des Portugais, avaient fréquenté lesdites côtes avant même l'arrivée des Romains. L'auteur passe ensuite à montrer (au § III — VI, p. 6-64) que tous les écrivains français qui ont soutenu les découvertes supposées de ses compatriotes, se sont fondés uniquement sur les relations d'un voyageur dieppois, qui ne visita la côte de la Guinée que deux siècles après les découvertes des Portugais ; qu'avant ce voyageur aucun écrivain français ni normand n'avait contesté aux Portugais la priorité de ces découvertes. Le voyageur en question, un certain Villaut de Bellefond de Dieppe, dans la relation d'un voyage en Guinée qu'il effectua en 1666, dédiée au célèbre Colbert, a prétendu que les navigateurs de Dieppe ont été les premiers

qui découvrirent la Guinée où ils avaient fondé, dès l'an 1365, des établissements considérables, comme celui de Petit-Dieppe. Villaut ne produit aucun document en preuve de son assertion, et cherche uniquement à l'appuyer sur des arguments tirés des noms de quelques objets de commerce, et de quelques uns de la langue des naturels de la Guinée; arguments très faibles d'eux-mêmes et qui ne peuvent être d'aucun poids qu'auprès des personnes entièrement étrangères à l'histoire des découvertes africaines : ils offrent même, lorsqu'on les examine avec une critique profonde, des preuves indubitables de la priorité des découvertes des Portugais, et l'auteur en profite pour infirmer entièrement l'autorité d'un tel témoignage. Non content d'avoir complètement refuté les assertions de Villaut, et d'avoir montré en même temps que tous les écrivains français qui ont prétendu revendiquer pour les Normands la gloire de la première découverte de la Guinée, n'avaient fait que répéter les assertions de Villaut, l'auteur, dans les §§ VII et IX, p. 65, 88), offre les preuves les plus directes de ce qu'il avance, produisant de nombreux documents des archives de la *Torre de Tombo* qui constatent que la possession des côtes de la Guinée, découverte dans le courant du XVe siècle par les Portugais, ne leur fut disputée par aucun prince de l'Europe; que les rois de France eux-mêmes reconnurent le droit qu'avaient les Portugais à ces côtes, contre ceux de leurs sujets qui y allaient clandestinement; qu'enfin, le document français le plus ancien qui atteste que les Français ont eu des relations avec les peuples de ces pays, ne remonte pas au delà de l'année 1664. A toutes ces preuves, l'auteur ajoute (dans les §§ X—XII, p. 88, 151) l'autorité d'un grand nombre de cartes des siècles XIIIe, XIVe, XVe et XVIe, lesquelles prouvent d'une manière incontestable que jusque vers le milieu du XVe siècle, c'est à savoir jusqu'au passage du cap Bojador par Gil Eannes en 1434, on ne possédait en Europe aucune connaissance positive de la côte d'Afrique située au sud dudit cap. La plus grande partie des cartes dessinées avant l'année ci-dessus mentionnée, n'offre le tracé de la côte que jusqu'au même cap, et celles qui l'étendent un peu plus loin, la marquent par simple conjecture, et selon les rapports et notices vagues données par les Arabes, recueillies par eux au sujet de ces côtes et des fleuves qui venaient s'y rendre, dans leurs voyages dans le soudan occidental. En effet, ce n'a été qu'après les découvertes des Portugais que le tracé de cette côte au delà du cap Bojador commença à paraître sur les cartes géographiques et marines, preuve indubitable que ce ne fut qu'alors que ladite côte a été effectivement connue; ajoutons à cela une particularité remarquée par l'auteur, c'est à savoir que dans toutes les cartes dessinées par les Portugais ainsi que par les Italiens, Espagnols et Français, sans excepter même les Normands, et qui ont paru jusqu'à la fin du XVIIe siècle, la nomenclature des caps, fleuves et anses qui se trouvent sur cette côte est Portugaise. Si l'on ajoute à cela que les mêmes chroniques normandes des XIVe et XVe siècles ne font aucune mention des prétendues découvertes des Normands sur la côte occidentale d'Afrique, si, comme l'auteur le prouve, la situation du commerce et de la navigation des villes maritimes de

C899
S233c
v. 3
76-26
9 Oct 75
Cartographer

la Normandie se trouvait dans ce temps-là en complète décadence, il n'y a aucune apparence qu'ils aient pu entreprendre de semblables voyages, comme l'a prétendu Villaut. L'auteur, il faut l'avouer, éclaire ce sujet en l'examinant de tous les côtés, et atteint le principal but qu'il se proposait, de prouver la priorité des découvertes effectuées par ses compatriotes sur la côte occidentale d'Afrique contre les prétentions des Normands, de *sorte que toutes celles qui auraient pour but de contester cette priorité se trouvent d'avance réfutées et rentrées dans le néant.*

498 IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE MAULDE ET RENOU, RUE BAILLEUL, 9-11.